BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME XII.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

Depuis la bataille de Mantinée jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand.

PAR J. GILLIES. TOME 2.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.

L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR J. GILLIES.

CHAPITRE VII.

Campagne de Diopithès, général Athénien en Thrace. Les Athéniens reprennent l'île d'Eubée. Siége de Périnthe, par Philippe. Expédition de Charès et de Phocion.

PHILIPPE étant revenu de Corinthe en Macédoine, par la route la plus courte, passa le reste de l'année [1] dans ses états, occupé des améliorations qu'il projetoit, et donnant un soin particulier à l'éducation de son fils Alexandre.

[1] L'an 344 avant J. C.

Ces travaux importans ne détournèrent point son attention de ses relations politiques avec les états voisins. Il recula les frontières de l'Epire, alors gouvernée par son beau-frère, le plus fidèle de ses vassaux, en lui donnant la province de Cassiopée : en même-temps, pour exercer sa flotte, il enleva à quelques pirates qui s'en étoient emparés, Hallonèse, île sur la côte de Thessalie, sans avoir égard aux réclamations des Athéniens, anciens et légitimes propriétaires de ce pays.

L'année suivante [1], Philippe fut appelé dans la haute Thrace, pour apaiser une rébellion des petits princes de ce pays, fomentée par Amadocus, roi des Odrysiens. Les tribus guerrières de cette grande nation, agissant presque sans concert et sans union entr'elles, furent soumises

[1] L'an 343 avant J. C.

l'une après l'autre. L'adresse du roi de Macédoine secondant son bonheur ordinaire, il compta bientôt les plus opiniâtres de ses ennemis au nombre de ses vassaux ou de ses courtisans.

En revenant de cette expédition, il prit sous sa protection la république de Cardie, sur la langue de terre qui joint la Chersonèse de Thrace au continent. C'étoit donner aux Athéniens de nouveaux griefs. Ceux-ci sortirent enfin de leur léthargie ; mais au lieu de prendre les armes, ils se bornèrent à de vains discours et à des ambassades. Ils firent retentir leurs plaintes dans toutes les contrées de la Grèce ; ils appelèrent l'attention de la nation entière sur les entreprises d'un barbare ; ils l'exhortèrent à s'unir avec eux pour châtier ses insolentes usurpations.

Philippe remplit la Grèce d'agens,

pour contrebalancer les énergiques remontrances des Athéniens. Il envoya à Athènes même Python de Byzance, homme d'une éloquence fougueuse, et vendu à ce prince. Python apportoit au peuple une lettre dans laquelle le roi offroit de faire don aux Athéniens de l'île de Hallonèse, et les invitoit à se joindre à lui, pour purger la mer des pirates qui l'infestoient. Il proposoit de soumettre à des arbitres impartiaux, tous les différens qui subsistoient depuis longtemps entre les deux nations.

Hégésippe et Démosthène surent pénétrer les vues insidieuses de Philippe. Ils déterminèrent les Athéniens à faire passer une flotte considérable du côté de la Chersonnèse, afin d'y protéger leurs sujets.

Diopithès commandant de l'expédition, étoit l'ennemi déclaré des Macédoniens, et de plus entrepre-

nant et courageux. Avant qu'il fût arrivé dans la Chersonnèse, Philippe comptant sur le succès de ses intrigues, étoit retourné dans la haute Thrace. Diopithès saisit ce moment pour agir avec énergie. Après avoir pourvu à la défense des établissemens athéniens, il fit une incursion dans le pays voisin, prit d'assaut les villes macédoniennes de Crobyle et de Tiristasis, et emmena un grand nombre de prisonniers et un riche butin.

Amphilochus, Macédonien d'un rang distingué, se rendit auprès de Diopithès, pour traiter de la rançon des prisonniers; mais Diopithès, sans égard pour son caractère qui avoit toujours été réputé sacré aux yeux des Grecs, le fit mettre en prison, afin d'envenimer encore davantage les querelles qui s'étoient élevées entre la Macédoine et Athènes, et de les rendre, s'il étoit possible, irrécon-

ciliables. Il traita avec la même sévérité un hérault qui fut pris avec des lettres de Philippe. Les dépêches furent envoyées à Athènes, et lues en pleine assemblée.

Le roi de Macédoine instruit de ces insultes, fit des plaintes et des menaces. Ses émissaires à Athènes avoient toute facilité pour agir : non-seulement Diopithès avoit violé la paix avec la Macédoine ; mais afin de soutenir ses troupes, et de suppléer à la pénurie des fonds que lui fournissoit la république, il avoit mis à contribution les établissemens grecs d'Asie.

Les partisans de la Macédoine se récrièrent contre cet officier, le traitant de brigand et de pirate, d'ennemi commun des Grecs et des barbares.

Démosthène entreprit de défendre un général dont il approuvoit hau-

tement les mesures. Son discours, intitulé harangue sur la Chersonnèse, est un de ses morceaux les plus éloquens et les plus remplis d'intérêt.

Il justifia la conduite de Diopithès par l'exemple de tous ses prédécesseurs. « Tous, dit l'orateur, tirent de l'argent de nos alliés et des Grecs d'Asie, les uns plus, les autres moins; mais ce n'est pas gratuitement, c'est afin que nos amiraux protègent leur commerce, leurs possessions. A ce prix, ils se mettent à l'abri des pirateries maritimes et des violences du soldat. Si Diopithès n'a pas cette ressource, où voulez-vous qu'il prenne de quoi payer ses soldats? Du ciel? il vit, et il vivra sur ce qu'il pourra prendre et sur ce qu'il pourra se procurer par tous les moyens, soit dons, soit emprunts, il n'importe.

« Je sais qu'il y a parmi vous des

hommes qui croient avoir répondu à un orateur bien intentionné, quand ils lui disent : que faut-il donc faire? Je pourrois leur répondre d'un seul mot et avec autant de vérité que de justice : il faut faire tout ce que vous ne faites pas. C'est à vous surtout que Philippe fait la guerre; qui pourroit avoir la folie d'imaginer que les misérables chaumières de la Thrace fussent des objets dignes de son ambition? que, pour les acquérir, il s'exposât à tant de fatigues et de hasards, et à l'inclémence des saisons, tandis qu'il dédaigneroit les richesses et la splendeur d'Athènes, vos ports, vos arsenaux, vos galères, vos mines et vos revenus? Non, Athéniens, c'est pour conquérir Athènes qu'il porte la guerre dans la Thrace et dans d'autres contrées. Que devons-nous faire? Sortir enfin de notre indolence, non-seulement soutenir,

mais augmenter les troupes que nous avons sur pied. Si Philippe a une armée toute prête à attaquer les Grecs, il faut que vous en ayez une aussi prête à les secourir et à les sauver. »

C'est une chose remarquable que Démosthène ne fit pas au peuple la proposition formelle de la guerre ; il ne présenta aucun projet à la sanction de ses concitoyens. Le décret eût été conservé dans les archives d'Athènes. Si la guerre eût été malheureuse, on s'en fût servi un jour pour perdre l'orateur qui l'avoit conseillée ; il prit en conséquence un moyen évasif.

Les argumens et les remontrances de Démosthène, non-seulement sauvèrent Diopithès, mais excitèrent l'enthousiasme du peuple. Une flotte équipée sous les ordres de Callias s'empara de tous les vaisseaux macédoniens qu'elle put saisir, pilla

les côtes du golfe Pélasgien, et fit une descente sur la côte de Thessalie. Une armée considérable fut envoyée en Acarnanie pour repousser les incursions de Philippe, que soutenoit son allié Alexandre d'Epire. Les habitans de l'île de Pépérathos, encouragés par la protection d'Athènes, chassèrent la garnison macédonienne d'Halonnèse. Des ambassades furent envoyées dans le Péloponnèse et l'île d'Eubée, pour soulever le peuple contre la tyrannie du roi de Macédoine.

Philippe ne ferma pas les yeux sur cet orage naissant; mais il ne voulut pas se laisser détourner de ses entreprises contre les villes opulentes de la Propontide et du Bosphore de Thrace.

La corruption lui avoit gagné un parti considérable à Byzance, à la tête duquel se trouvoit le perfide

Python. Il se forma une conspiration pour lui livrer une des portes de la ville. Une armée macédonienne, forte de trente mille hommes, l'investit [1]; mais le complot fut découvert. Philippe, pour soustraire ses partisans à la vengeance du peuple, retira à propos son armée, et fit le siége de la ville de Périnthe.

La nouvelle de ces événemens, non seulement redoubla l'activité des Athéniens, mais excita les alarmes d'Artaxerce-Ochus. Le roi de Perse, pour éviter les dangers qui le menaçoient, eut recours aux moyens qui, dans des circonstances pareilles, avoient été employés avec succès par ses prédécesseurs. Il distribua avec profusion de l'argent aux principaux démagogues de la Grèce. Démosthène, dont le patriotisme

[1] L'an 342 avant J. C.

n'étoit pas toujours incompatible avec des vues intéressées, se réjouit d'être payé pour faire ce qu'il appeloit son devoir ; il tonna à la tribune avec d'autant plus de véhémence contre le roi de Macédoine. Les affaires de l'Eubée lui fournirent une occasion de signaler son zèle en faveur de cette île.

L'esprit factieux des Eubéens les rendoit également incapables de conserver leur indépendance et de rester tranquilles sous le gouvernement, soit d'Athènes, soit de la Macédoine, dont ils avoient été alternativement sujets. La dernière prise de possession par les Macédoniens avoit été accompagnée d'une foule d'actes de violence. Les villes de Chalcis, d'Orée et d'Erétrie, toutes disposées à se révolter, demandèrent des secours au Péloponnèse, à l'Acarnanie, à l'Attique et autres contrées de la

Grèce, d'où elles pouvoient espérer quelque assistance. Ces états ne leur donnèrent que des promesses et des espérances, à l'exception d'Athènes, qui, d'après les instances de Démosthène, leur envoya une armée commandée par le brave et vertueux Phocion.

L'orateur lui-même accompagna cette expédition. Il porta la parole dans l'assemblée publique des différentes villes de l'Eubée, et enflamma si bien l'animosité des insulaires contre Philippe, qu'il resta peu de chose à faire au général athénien.

Les Eubéens se soulevèrent tous pour recouvrer leur liberté; les garnisons macédoniennes furent chassées des principales villes et obligées enfin d'évacuer l'île entière.

Ce succès répandit une grande joie à Athènes. Le principal mérite en fut attribué à Démosthène; et

sur la proposition d'Aristonicus, le sénat et le peuple lui décernèrent une couronne d'or.

Philippe n'obtint pas la compensation qu'il se promettoit de cette perte par ses opérations contre Périnthe. Cette ville étoit placée sur une hauteur escarpée, dans une position presque inexpugnable. Les habitans firent une résistance désespérée. Philippe épuisa dans ce siége toute la science militaire connue des anciens; il éleva des tours hautes de quarante coudées, sur lesquelles ses guerriers combattoient de niveau avec les assiégés. Ses mineurs ébranlèrent le fondement des murailles; ses béliers firent une brèche considérable; mais, de leur côté, les assiégés n'étoient pas restés oisifs, la grêle de flèches, de javelots, et d'autres armes missiles dont les Macé-

[1] L'an 341 avant J. C.

doniens les accabloient du haut de leurs tours, les avoit contraints à abandonner la partie des murailles et des retranchemens, contre laquelle étoit dirigée la principale attaque; mais en travaillant avec une activité sans relâche, les Périnthiens élevèrent une nouvelle muraille en dedans de la première, et ils s'y trouvèrent en ordre de bataille, tout prêts à repousser l'ennemi qui entreroit par la brèche.

Les Macédoniens qui s'étoient flattés de toucher aux termes de leurs travaux, furent cruellement mortifiés de voir qu'il falloit recommencer en quelque sorte un nouveau siége. Philippe employa les menaces, les récompenses, et toutes les ressources que son imagination pouvoit inventer, pour ranimer le courage de ses gens : le siége fut repris avec une nouvelle vigueur.

Les Périnthiens se trouvoient pour la troisième fois réduits à la dernière extrémité, lorsqu'ils furent sauvés d'une manière inattendue. Ils reçurent d'abord de Byzance une quantité considérable d'armes et de vivres; ensuite ils obtinrent un renfort de troupes à la solde de Perse, commandé par l'Athénien Apollodore.

Philippe, pour épargner ses soldats, prit le parti de convertir le siége en blocus. Périnthe fut resserré le plus étroitement possible par mer et par terre. Une partie des troupes macédoniennes qui s'étoient révoltées faute de paye, (car à cette époque Philippe leur devoit plus de deux cents talents, environ 1,080,000 francs,) eut la permission de piller le teritoire fertile de Byzance; le reste fut employé au siége de Sélymbrie, et enfin de Byzance elle-même. La prise de ces places devoit indem-

niser complètement le roi, des peines qu'il s'étoit données devant Périnthe.

Démosthène ne cessoit d'exhorter ses concitoyens à embrasser pour leur propre sûreté la défense des villes de la Propontide. Il représentoit les incursions de Philippe, comme ces ravages périodiques de la peste et autres maladies contagieuses, dans lesquels tous les hommes sont également menacés de subir leur part des calamités communes. D'après ses conseils, les Athéniens résolurent d'entretenir des intelligences avec les villes assiégées. Démosthène fit un voyage à Byzance. Léon, orateur Byzantin, ami et condisciple de Phocion, résidoit à Athènes, en qualité d'ambassadeur. A cette même époque, les principales villes de la Propontide entretenoient entr'elles des relations amicales, aussi bien qu'avec leurs alliés de Rhodes et de Chios.

Philippe ne cessoit d'assurer les Athéniens, que son plus grand désir étoit de maintenir la paix avec leur république ; qu'il attribuoit ce qu'ils faisoient en faveur de ses ennemis, non aux dispositions de la nation elle-même, mais à l'ascendant que prenoient sur elle des démagogues égoïstes et factieux.

Ses troupes, dans une marche rapide, surprirent sur le territoire de Cardie un détachement athénien, commandé pour Diopithès. Ce chef fut tué, et ses gens prirent la fuite. Philippe ne manqua pas d'excuser dans une lettre cet acte d'hostilité, et assura qu'il lui en avoit beaucoup coûté pour prendre une détermination semblable ; qu'au surplus, il considéroit Diopithès plutôt comme l'instrument de la faction perverse, à la tête de laquelle étoit Démosthène, que comme un général de la

république; qu'il n'avoit fait que repousser la force par la force, et défendre ses alliés depuis si long-temps opprimés.

Les Athéniens, cependant, avoient fait partir un convoi de vingt bâtimens chargés de grains pour Sélymbrie. Léodamas qui le commandoit, s'imagina que le traité qui subsistoit toujours entre les deux puissances le protégeroit contre toute attaque; mais il se trompa grandement. Le convoi fut entouré et pris par Amyntas, amiral macédonien. Celui-ci le regarda comme de bonne prise, malgré les protestations de Léodamas, qui prétendit que sa destination n'étoit pas pour Sélymbrie, mais pour l'île de Lemnos.

La nouvelle de la prise de ces bâtimens excita de grandes rumeurs à Athènes. On envoya auprès de Philippe en qualité d'ambassadeur, Cé-

phisophon, Démocrite et Polycrate, pour réclamer les propriétés de la république, et demander qu'Amyntas fût puni s'il avoit excédé ses pouvoirs.

Philippe répondit par une lettre adressée au sénat et au peuple d'Athènes, qu'il n'étoit pas dupe des assurances données par Léodamas qui prétendoit que le convoi n'étoit pas destiné aux Sélymbriens, mais aux insulaires de Lemnos; que cependant Léodamas n'avoit pas reçu cette mission du peuple d'Athènes, mais de certains magistrats et autres intrigans, dont le but étoit de brouiller les deux puissances; que, pour déjouer les infâmes artifices de leurs ennemis communs, il avoit donné ordre de relâcher les vaisseaux. C'est à vous, ajouta-t-il, à écarter de l'administration de vos affaires des conseillers aussi perfides, et appesantir sur eux votre juste sé-

vérité ; quant à moi, j'observerai rigoureusement le traité par lequel nous sommes réciproquement liés.

Les sentimens d'humanité et de modération qu'exprimoit cette dépêche, donnèrent un grand avantage aux partisans de la Macédoine à Athènes ; mais Démosthène et Léon de Byzance, n'épargnèrent rien pour démontrer la ruse et la duplicité de Philippe. Démosthène continua d'exciter ses concitoyens à défendre leurs frères de Périnthe, de Sélymbrie et de Byzance.

Le sénat et le peuple décrétèrent l'équipement d'une flotte de cent vingt galères, mais par malheur le commandement en fut donné à Charès[1]. Les Byzantins ne voulurent pas le recevoir dans leur port, et il fut défait par l'amiral macédonien, Amyntas, sur la côte opposée de la

[1] L'an 340 avant J. C.

Macédoine. Ce désastre dû en majeure partie à l'incapacité du chef, engagea les Athéniens à jeter les yeux sur Phocion pour le remplacer.

Avant que Phocion fût arrivé sur la Propontide, Philippe, glorieux de sa victoire navale, essaya de prendre Byzance d'assaut. Les assiégés pleins de confiance dans la force de leur position, laissèrent tranquillement Philippe construire ses ouvrages et disposer ses machines. Le roi de Macédoine choisit pour son attaque une nuit obscure et orageuse : un corps de troupes d'élite passa le fossé. Les échelles étoient déjà plantées, lorsque les Byzantins furent alarmés par l'aboiement des chiens, qu'ils conservoient même en temps de paix dans leurs tours, afin de les garantir contre une surprise nocturne. Les assiégés se rendirent d'abord en désordre à leurs postes, mais bientôt

ils firent leurs dispositions à la lueur des éclairs, et repoussèrent les Macédoniens.

Philippe ne se laissa pas effrayer par cet échec; sa persévérance l'auroit enfin emporté sur l'obstination de l'ennemi, si la flotte athénienne commmandée par Phocion, n'étoit arrivée dans le Bosphore de Thrace. Les Byzantins reçurent leurs alliés à bras ouverts. Leurs espérances ne furent pas déçues; Philippe fut obligé de lever le siége de Bysance, d'abandonner également Sélymbrie et Périnthe, et de laisser les Athéniens en possession des côtes septentrionales de la Propontide.

Phocion, qui par son excellente conduite avoit sauvé tant de villes importantes, mit à la voile de Byzance, au milieu des acclamations d'une foule innombrable de spectateurs. Dans sa traversée à la Cher-

sonnèse, il captura une flotte qui portoit des vivres et des armes à l'ennemi. Débarqué dans cette péninsule, il réprima l'insolence des Cardiens, qui renforcés par une garnison macédonienne avoient récemment entrepris une expédition contre la ville de Sestos. Il reprit sur la côte de Thrace plusieurs villes qui ne s'étoient soumises qu'avec répugnance à la domination des Macédoniens.

Au lieu de rendre l'entretien de son armée à charge aux confédérés, il la fit vivre aux dépens du pays ennemi. Il commandoit en personne les partis qui alloient en fourrage et en maraude. Dans une de ces expéditions, il reçut une blessure très-grave, mais il ne retourna dans ses foyers qu'après avoir répandu au loin la terreur du nom athénien.

Les habitans de la Chersonnèse et de Byzance témoignèrent leur grati-

tude à Phocion, en décernant à lui et aux Athéniens des couronnes, des statues, des incriptions et même des autels : nous en trouvons la preuve dans une harangue de Démosthène, qui a survécu à ces monumens périssables d'or et de marbre.

Les Byzantins et les Périnthiens décrétèrent qu'en reconnoissance des services qu'ils avoient reçus d'Athènes, tous les citoyens de cette république auroient le droit de contracter des mariages avec leurs concitoyens, et d'acheter des terres sur leur territoire; qu'ils auroient la première et la plus honorable place à toutes les fêtes et à toutes les assemblées; que tous ceux des Athéniens qui s'établiroient chez eux seroient exemptés de tout impôt, que trois statues hautes chacune de seize coudées, seroient érigées dans le port de Byzance, représentant la république d'Athènes, couronnée

par les Byzantins et les Périnthiens.

Les habitans de la Chersonnèse ne montrèrent pas moins de gratitude à leurs libérateurs.

CHAPITRE VIII.

Expédition de Philippe en Scythie. Projets incendiaires d'Antiphon. Troisième guerre sacrée. Confédération contre Philippe. Bataille de Chéronée.

La circonstance qui sauva Philippe de cet orage qui se formoit contre lui, par la réunion d'Athènes, de la Perse et de tant d'autres puissances, prit sa source dans une erreur de jugement, occasionnée par cette ambition excessive qui étoit la passion dominante du prince Macédonien.

Au delà des confins de la Thrace et des frontières septentrionales de la Moesie inférieure, vivoit une puissante tribu de Scythes dans la fertile péninsule, située entre les parties occidentales du Pont-Euxin, et ce fleuve majestueux appelé Ister par les anciens et Danube par les modernes.

Ces districts portoient autrefois le nom de petite Scythie, et prirent par la suite celui de petite Tartarie. Un monarque moins guerrier et moins ambitieux que Philippe, auroit vu avec indignation ces barbares, sortir de leurs limites naturelles, former des établissemens au sud du Danube, et compter les Triballes, habitans de la Moesie, au nombre de leurs tributaires.

Ce fut donc avec de vifs transports de joie, qu'au milieu de ses préparatifs contre les villes de la Propon-

tide, Philippe reçut un message d'Athéas, qui se qualifioit de roi des Scythes, par lequel message ce chef imploroit son secours pour défendre ses possessions contre une invasion des Istriens. Il proposoit en retour de ce bienfait, de nommer Philippe héritier de son royaume de Scythie.

Le roi de Macédoine aveuglé par son ambition, ne se tint pas assez en garde contre la perfidie ordinaire et l'inconstance des barbares : il ne considéra pas non plus qu'en envoyant un fort détachement en Scythie, il affoibliroit ses moyens contre les villes de la Propontide. Il accepta les offres d'Athéas, lui envoya sur-le-champ une armée nombreuse, et promit de marcher en personne à la tête de ses troupes, si le cas l'exigeoit.

Cependant le valeureux chef des Istriens, dont le courage seul ani-

moit son armée, fut frappé de mort subite. Ses soldats, découragés, furent attaqués, battus et mis en fuite; sans l'assistance du roi de Macédoine, Athéas recouvra la possession de ses états.

Les troupes macédoniennes qui arrivèrent alors, furent reçues avec froideur, et traitées avec mépris. On refusa absolument de leur donner leur solde et des vivres. Athéas répondit à leurs plaintes par des sarcasmes amers; il désavoua totalement les propositions et les promesses de ceux qui s'étoient dits ses ambassadeurs; puis il ajouta qu'il n'étoit pas probable qu'il eût sollicité l'assistance des Macédoniens qui, tout braves qu'ils étoient, ne savoient combattre que contre les hommes, tandis que les Scythes savoient combattre encore le froid et la faim; qu'il eût été contraire aux droits de

la nature, qu'il nommât Philippe son successeur, lorsqu'il avoit un fils qui réclamoit son héritage.

Lorsque Philippe fut instruit de la conduite insolente de ce prince barbare, il étoit encore occupé, quoique sans succès, à son expédition de la Propontide. Il envoya en Scythie des ambassadeurs requérir d'Athéas, qu'il satisfît les justes demandes de ses troupes, et l'indemnisât de ses dépenses.

Les ambassadeurs trouvèrent le roi de Scythie dans son écurie, occupé à panser ses chevaux : ils en témoignèrent leur surprise. Le prince demanda si leur maître ne se livroit pas à une semblable occupation, ajoutant que, pour lui, en temps de paix, il ne faisoit aucune différence entre lui-même et son palefrenier.

Enfin les ambassadeurs s'expliquèrent sur leur mission. Le barbare

rusé, leur dit que les Scythes étoient trop pauvres pour fournir un présent qui convînt à la grandeur de leur maître, qu'il lui paroissoit plus à propos de ne rien donner du tout que de faire un don qui ne fût pas digne de Philippe.

Cette réponse évasive ayant été rapportée au roi de Macédoine, lui fournit un prétexte plausible pour lever le siége de Byzance, afin de conduire une armée puissante en Scythie, et de châtier l'ingratitude et la perfidie du souverain de ce pays.

S'étant avancé jusque sur les frontières des états d'Athéas, le roi de Macédoine eut recours à ses artifices habituels; il envoya un hérault avec des emblêmes de paix et d'amitié annoncer son arrivé en Scythie, afin d'accomplir le vœu qu'il avoit fait, disoit-il, pendant le siége de Byzance, d'élever une statue de bronze

à Hercule sur les bords de l'Ister.

Athéas ne se laissa pas abuser par cette ruse grossière. Sans vanter ni blâmer les pieuses intentions de Philippe, il répondit froidement qu'il le prioit de lui envoyer la statue en question; que lui même auroit soin de la faire placer dans le lieu désiré. Il représenta en outre que, si cette statue étoit érigée par ses ordres à lui Athéas et sous ses auspices, les Scythes la respecteroient et la laisseroient intacte, mais que sans cela il ne répondoit pas que ses sujets n'y portassent une main sacrilège, et ne la fondissent pour en fabriquer les pointes de leurs flèches.

Le retour du hérault macédonien, fut le signal des hostilités. Philippe entra dans le pays, le mit à feu et à sang, détruisit les forêts et les pâturages, s'empara des esclaves et des

bestiaux, qui faisoient les principales richesses des Scythes.

Cependant un détachement macédonien fut surpris et accablé par un nombre supérieur de barbares. Parmi les prisonniers que leur enleva l'ennemi, se trouva Isménias, habile joueur de flûte, dont la réputation s'étoit étendue dans toute la Grèce, et que les libéralités de Philippe avoient attiré à sa cour. Ce captif de distinction fut envoyé à Athéas; mais le chef barbare fut si peu charmé de ses talens, qu'après l'avoir entendu, il dit que le hennissement de son cheval lui paroissoit une musique plus agréable.

L'escarmouche dans laquelle Isménias avoit été pris, fut le seul avantage qu'obtinrent les barbares, dont le courage et l'impétuosité furent contraints de céder à la disci-

pline et à la valeur de la phalange macédonienne.

Les fruits de la victoire des Macédoniens consistèrent en armes, charriots, vingt mille esclaves robustes, et un plus grand nombre de jumens, destinées à peupler le haras de Pella. Nous ne savons pas si Philippe érigea la statue qu'il avoit promise au principal fondateur et au protecteur de sa famille et de son royaume; il est probable qu'il imposa un tribut aux Scythes, comme une marque de soumission et de dépendance, et qu'il se proposa de les subjuguer plus efficacement, lorsqu'il auroit mis à exécution ses grands projets contre la Grèce.

Tandis qu'il revenoit en triomphe, un accident imprévu faillit ternir ses lauriers, et terminer en un instant sa gloire et sa vie.

Les barbares Triballes, dans l'es-

poir de partager les dépouilles des Scythes, tendirent une embuscade aux Macédoniens, et les attaquèrent pendant qu'il passoient les défilés des montagnes de la Meosie. La confusion et le danger furent augmentés par la trahison d'un corps de Grecs mercenaires; ceux-ci lassés des fatigues de la guerre et des marches continuelles, furieux de ce que leur solde n'étoit pas régulièrement payée, saisirent l'occasion pour déserter les drapeaux de Philippe et se joindre aux Triballes.

Dans ce danger pressant, Philippe soutint seul le courage de ses troupes; il conduisit ses gardes fidèles dans le fort de la mêlée, et combattit avec une bravoure intrépide, jusqu'à ce que par un même coup son cheval fût percé, et lui-même étendu à terre sans connoissance. Le jeune Alexandre qui combattoit auprès de son

père, eut la gloire de lui sauver la vie, en le couvrant de son bouclier, et en le défendant, l'épée à la main, jusqu'à ce qu'on l'eût conduit en lieu de sûreté. Alexandre prit ensuite le commandement, et mit les barbabares dans une déroute complète.

Philippe resta toute sa vie boiteux de cette blessure, et en témoigna beaucoup de chagrin. Son fils chercha à l'en consoler, en lui demandant comment il pouvoit être affligé d'un accident, qui, à tout instant, lui rappeloit sa bravoure?

Les Macédoniens hâtèrent leur retour vers la Thrace, où Philippe, comme il avoit eu lieu de s'y attendre, vit venir au devant de lui une députation du conseil des Amphictyons. On lui communiqua un décret qui le nommoit général de toutes les forces de la confédération, et l'invitoit à se rendre en Grèce sans perdre

de temps [*]. L'intrigue secrète qui avoit produit ce message, avoit été conduite pendant l'expédition de Scythie.

La résistance valeureuse de Sélymbrie et de Byzance, le succès des expéditions de Phocion sur les côtes de l'Hellespont et de la Propontide, la terreur du roi de Perse, qui croyoit ne pouvoir mieux employer ses trésors que pour mettre un frein à l'ambition de Philippe, et par dessus tout les déclamations continuelles de Démosthène, avoient excité plus que jamais le courage des Athéniens.

Pour sauver leur pays, ils consentirent (et ce ne fut sans doute qu'après de longs débats) à abroger la loi populaire ou plutôt l'abus introduit par Eubule. On célébra avec moins de pompe les spectacles et les fêtes, que la multitude aimoit

* L'an 339 avant J. C.

passionnément, et les fonds consacrés aux défenses de la guerre, furent rendus à leur première destination. On équipa une flotte supérieure aux forces maritimes de la Macédoine. Les troupes et les partisans de ce pays furent chassés du territoire de Mégare et des contrées voisines, d'où ils menaçoient depuis long-temps la liberté d'Athènes. Démosthène et Hypéride, autre orateur qui ne le cédoit qu'au premier, furent envoyés dans le Péloponnèse et dans diverses régions de la Grèce pour seconder l'ardeur généreuse des Athéniens.

Philippe connoissant bien le danger de sa position, ne voulut pas employer la force ouverte; mais il eut recours à deux puissans ressorts qui avoient déjà joué pendant son absence, et dont il se promettoit le plus grand succès.

Il y avoit à Athènes un homme

nommé Antiphon, orateur véhément et audacieux dans l'assemblée populaire, où il n'avoit cependant pas droit de voter, encore moins de parler, puisque son nom n'étoit pas inscrit sur les registres publics. On resta long-temps sans s'apercevoir de ce défaut de qualité; enfin la trahison d'Antiphon, (car les Athéniens regardoient quiconque se permettoit de voter dans l'assemblée générale sans en avoir le droit, comme un usurpateur de la puissance souveraine) sa trahison fut reconnue, et on le chassa ignominieusement du pays.

Antiphon transporté de rage, offrit au roi de Macédoine de faire un coup hardi et désespéré qui, en servant les intérêts de Philippe, assouviroit son propre ressentiment.

La supériorité de la marine athénienne étoit le principal obstacle à la

grandeur de la Macédoine; il fut convenu entre Philippe et Antiphon, que ce dernier retourneroit à Athènes, à la faveur d'un déguisement; qu'il s'introduiroit dans le Pirée, qu'il mettroit le feu aux chantiers, et détruiroit ainsi d'un seul coup les principales ressources de la république.

Antiphon se rendit en effet au Pirée, et n'attendit plus que l'instant favorable; mais la vigilance de Démosthène déjoua ce complot abominable au moment où il alloit être exécuté. L'orateur athénien courut immédiatement au Pirée, fit sortir Antiphon du lieu où il étoit caché, et le traduisit à la barre de l'assemblée.

Cette multitude capricieuse et toujours abusée, également disposée à la colère et à la compassion, éprouva en cette circonstance une impression

bien différente de celle qu'on attendoit. Au lieu d'exhaler son indignation contre un misérable qui avoit tramé un dessein aussi noir, elle vit avec pitié un homme, que longtemps elle avoit regardé comme son concitoyen, qui étoit accusé peut-être sur de fausses apparences d'un crime épouvantable. Le peuple connoissoit d'ailleurs les artifices de ses orateurs, qui, pour se donner plus d'importance, l'effrayoient souvent par de vaines alarmes et des dangers chimériques.

Eschine et d'autres partisans de Philippe étoient prêts à seconder ces impressions. Ils représentèrent la conduite de Démosthène comme le fruit de la fraude et de la cruauté; ils lui reprochèrent hautement de s'être introduit dans la maison où Antiphon s'étoit retiré, disant que c'étoit une violation de la liberté des

citoyens, d'où pouvoient résulter les plus pernicieuses conséquences; que c'étoit une infraction à ces maximes si respectées chez les Athéniens, que la maison de tout homme étoit un asile pour lui.

Tel fut l'effet de ces clameurs, qu'Antiphon fut renvoyé sans autre forme de procès.

Il auroit pu sans doute reprendre l'exécution de son projet avec plus de sécurité qu'auparavant, si l'Aréopage n'eût examiné avec plus de soin la dénonciation de Démosthène. En vertu de l'autorité de cette cour, le traître fut arrêté de nouveau et mis en jugement. Les tortures lui arrachèrent un aveu complet, et son crime fut puni avec une sévérité égale à l'atrocité du complot.

L'époque s'approchoit où les Amphictyons devoient tenir à Delphes leur session du printemps. Il eût été

de l'intérêt des Athéniens d'envoyer comme députés à cette assemblée générale, ceux de leurs concitoyens, les plus connus par leur opposition au roi de Macédoine et leur zèle en faveur de la liberté de leur pays; mais des cabales obscures l'emportèrent. La multitude se laissa persuader de nommer pour ses représentans Eschine et Midias, dont le premier avoit si souvent combattu à la tribune les projets de Démosthène, et dont l'autre, dans une certaine occasion, avoit frappé cet orateur en plein théâtre. Tous deux non-seulement étoient des ennemis personnels de ce grand homme, mais ils étoient, ainsi que leurs collègues Diognétus et Thrasiclès, les plus chauds partisans du prince macédonien.

Bientôt après leur arrivée à Delphes, Midias et Dioguète feigni-

rent une indisposition, afin de laisser Eschine jouer seul un rôle qui demandoit de grands talens, une dissimulation profonde, et qui par conséquent ne pouvoit être rempli avec succès que par un seul.

Les Amphictyons s'occupoient alors de réparer le temple, et de recevoir les offrandes que faisoient dans cette pieuse intention, les différentes nations de la Grèce. Les Athéniens signalèrent particulièrement leur munificence; ils envoyèrent, entre autres objets, différens boucliers d'or, avec cette inscription qui portoit que ces objets avoient été pris sur les Mèdes et les Thébains, lorsqu'il combattoient contre la Grèce.

Ces offrandes dont l'inscription étoit offensante pour les députés thébains, furent suspendues dans le temple sans cérémonie préalable.

Les Thébains éclatèrent en murmures, les Amphictyons écoutèrent leurs plaintes ; plusieurs membres du conseil insinuèrent que les Athéniens avoient encouru une peine, pour avoir présenté prématurément leurs dons, avant qu'ils eussent été consacrés avec les autres offrandes.

Eschine feignant une vive indignation, se précipita dans l'assemblée, et plaida pour la forme, quoiqu'avec énergie, la défense de ses concitoyens. Il fut brusquement interrompu par un Locrien d'Amphisse ; c'étoit une ville à trois lieues de Delphes, qui étoit devenue populeuse et puissante sur les ruines de Crisse et de Cirrhée, et dont les habitans avoient osé cultiver la plaine de Cirrhée qui, trois siècles auparavant, avoit été ravagée par ordre des Amphictyons, consacrée à Apollon et vouée à une stérilité perpétuelle.

L'artificieux Locrien affectant une piété fervente, égale au patriotisme d'Eschine, s'écria que les Amphictyons compromettoient leur dignité en écoutant patiemment la justification et sur tout le panégyrique d'Athènes, cité impie et profane, qui, au mépris des lois divines et humaines, avoit si récemment protégé l'odieux sacrilège des Phocidiens; que si les Amphictyons suivoient son avis, ou écoutoient la voix du devoir et de l'honneur, ils ne permettroient pas que le nom exécré des Athéniens fût prononcé dans leur auguste assemblée.

Eschine parvint ainsi à exciter le tumulte qui convenoit aux desseins de Philippe. Entraîné par un zèle affecté pour sa patrie, il déversa sur l'insolent Locrien, et contre la ville d'Amphisse, un torrent d'injures et d'invectives : non-seulement il voulut disculper les Athé-

niens, mais il exalta leur mérite. Grecs! s'écria-t-il, des hommes souillés d'un insigne sacrilège, oseront-ils traiter les Athéniens de profanes et d'impies? Regardez, vénérables conservateurs de la religion, regardez cette plaine (en montrant la plaine de Cirrhée, que l'on pouvoit apercevoir de l'enceinte du temple) contemplez ces terres anciennement consacrées à Apollon, aujourd'hui usurpées et cultivées par les Amphissiens; contemplez les édifices dont on a couvert cette plage; ce port comblé par nos ancêtres, que des hommes indignes ont osé reconstruire et fortifier: que jamais ils ne soient admis à faire des offrandes à Apollon, Diane, Latone, ou Minerve! que tous leurs sacrifices soient pour jamais repoussés avec horreur!

La véhémence de l'orateur jeta

la plus grande confusion dans l'assemblée. On ne s'occupa plus des boucliers d'or des Athéniens, ni de l'irrégularité de leur consécration. Cette légère profanation disparoissoit auprès du crime énorme des Amphissiens. Il fut résolu, après de vives contestations, que les Amphictyons, après avoir requis l'assistance des citoyens de Delphes, se rendroient, dès le lendemain, dans la plaine de Cirrhée; que les édifices en seroient livrés aux flammes et les plantations ravagées.

Cette destruction éprouva peu d'obstacles; mais le parti qui l'avoit faite fut surpris, en retournant vers le temple, par une troupe nombreuse d'Amphissiens, qui le mirent en déroute, lui firent quantité de prisonniers, et poursuivirent le reste jusqu'à Delphes.

Le signal de la guerre étoit don-

né. Les Amphictyons, en la personne de qui la sainteté de la religion avoit été violée, rendirent plainte aux états respectifs qu'ils représentoient ; mais ainsi qu'il arrive dans toute assemblée qui n'exerce que des pouvoirs délégués, leurs mesures furent d'une lenteur extrême. Lorsqu'ils furent enfin parvenus à mettre sur pied une armée sous les ordres de Cottyphus, Thessalien et créature de Philippe, leurs opérations furent mal conduites et n'eurent point de succès.

Les affaires arrivèrent ainsi au point qu'Eschine et ses partisans avoient désiré. Ils déclamèrent avec chaleur contre l'indifférence coupable des états de la Grèce, au sujet d'une guerre qui intéressoit si immédiatement la religion nationale. On représenta qu'il convenoit aux Amphictyons de chercher un ins-

trument plus puissant de la vengeance divine ; que Philippe de Macédoine avoit jadis signalé sa piété dans la guerre de Phocide ; que ce prince revenoit triomphant de son expédition de Scythie ; qu'il falloit invoquer son assistance pour défendre la cause d'Apollon et du trésor sacré.

Cette proposition ayant été approuvée, une députation des Amphictyons vint au devant de Philippe dans la Thrace. Il reçut un message qu'il désiroit ardemment, en feignant à merveille la surprise : il déclara au surplus qu'il respectoit trop les ordres des Amphictyons pour n'être pas toujours prêt à leur obéir.

Ce prince vigilant avoit déjà pris ses mesures, et s'étoit pourvu d'un nombre suffisant de vaisseaux de transport, pour conduire son ar-

mée en Grèce. Il étoit instruit que, malgré les intrigues d'Eschine et de ses adhérens, les Athéniens s'étoient laissé persuader par Démosthène, de s'opposer à ses projets, que leurs amiraux Charès et Proxène, se disposoient à intercepter le passage de sa flotte.

Il usa en conséquence de stratagême. Un bâtiment léger fut envoyé par lui en Macédoine, avec des dépêches tendant à faire croire qu'il se proposoit de retourner sur-le-champ en Thrace. Outre ses lettres à Antipater, son ministre et son principal confident, il mit le comble à l'artifice, en y joignant des lettres pour la reine Olympias. On fit tomber ce vaisseau au pouvoir des Athéniens. Les dépêches furent saisies et ouvertes; mais la lettre adressée à la reine, fut avec politesse envoyée à sa destination.

Les escadres athéniennes quittèrent leur croisière, et Philippe arriva sans opposition sur la côte de la Locride, d'où il s'avança sur Delphes.

Quoique les Macédoniens fussent à eux seuls en nombre plus que suffisant pour réduire Amphisse, le roi, vers le mois de novembre, envoya des circulaires dans toute la Grèce, particulièrement aux Thébains et aux Péloponnésiens ; il les invita à joindre leurs armes aux siennes, pour la défense commune des Amphictyons et d'Apollon.

Les Thébains, plus intimidés par le voisinage d'une armée formidable, que portés en faveur des Macédoniens dont les projets avoient dernièrement éveillé leur jalousie, envoyèrent un petit corps d'infanterie. Les Lacédémoniens, depuis long-temps dégoutés par ce qui se

passoit en Grèce, et portant envie à la puissance de la Macédoine, sans avoir assez de courage pour s'y opposer, regardèrent avec mépris les circonstances actuelles, et parurent tenir fermement à leur projet de garder une stricte neutralité.

Les Athéniens à qui Démosthène avoit peint avec énergie, le danger de leur situation, levèrent contre Philippe dix mille mercenaires, bravant les menaces de l'oracle contre qui prendroit le parti des impies Amphissiens. L'orateur accusa hardiment la Pythie et ses ministres, d'avoir été corrompus à prix d'argent, pour *philippiser*, c'est-à-dire, pour rendre les oracles les plus favorables aux intérêts de la Macédoine; tandis que d'un autre côté, Eschine reprocha à son adversaire d'avoir reçu une somme

de mille drachmes [1] et une pension annuelle de vingt mines [2] pour soutenir l'impiété des Amphissiens.

Le roi de Macédoine, sans attendre d'autres renforts, assiégea et prit l'infortunée ville d'Amphisse; il mit en déroute les mercenaires Athéniens et répandit la terreur dans tous les environs.

La nouvelle de ces événemens, occasionna à Athènes une morne consternation. Les citoyens qui n'avoient pas voulu se dérober à leurs plaisirs, pour défendre Amphisse, se voyoient avec terreur au moment d'être obligés de défendre leurs propres remparts, contre un conquérant victorieux.

Après moins de discussions et de délais qu'ils n'avoient coutume de le faire, ils décrétèrent l'envoi d'une

[1] Environ 9000, fr.
[2] Environ 1,800 fr.

ambassade à Philippe, afin de demander un armistice. En même temps ils chargèrent les plus éloquens de leurs orateurs, de parcourir les villes voisines, et d'exciter tous les Grecs à se défendre contre un barbare, qui, sous prétexte de venger Apollon offensé, méditoit de les subjuguer tous.

Mégare, Eubée, Leucade, Corinthe, Corcyre et l'Achaïe, reçurent favorablement les ambassadeurs, et formèrent avec zèle une ligue contre la Macédoine. Thèbes hésita; elle regardoit d'un côté Athènes comme une rivale, et redoutoit de l'autre Philippe, comme un tyran. La situation du territoire de Thèbes, que Philippe devoit traverser avant d'envahir l'Attique, rendoit très-délicate la décision que prendroit ce peuple. Les Thébains temporisoient, délibéroient, arrê-

toient et révoquoient tour-à-tour des résolutions. Les partisans d'Athènes étoient les plus nombreux, ceux de la Macédoine étoient les plus actifs, tandis que la masse du peuple écoutoit les clameurs et les raisonnemens des deux partis, avec cette indifférence stupide et prenoit ses mesures avec cette lenteur léthargique, qui ont deshonoré à jamais le caractère épais et pesant des Béotiens.

Pour fixer leur résolution incertaine, et exciter leur sensibilité, Philippe eut enfin recours à la terreur [1]. Il avoit eu la prévoyance et la politique de sauver du désastre général de la Phocide, les remparts d'Elatée, ville importante par sa situation entre deux chaînes de montagnes qui conduisoient en Phocide et en Béotie. La

[1] L'an 338 avant J. C.

citadelle étoit bâtie sur une hauteur ; à la base couloit le Céphise, qui, après de nombreux détours dans la Béotie, se jetoit dans le lac Copaïs, vaste amas d'eau, qui, par plusieurs rivières navigables, communiquoit avec l'Attique.

Philippe mit autant de hardiesse que de promptitude pour s'emparer de ce poste important, dans la situation la plus favorable pour recevoir des renforts de la Thessalie et de la Macédoine, défendant le passage de la Béotie, et qui, au moyen d'une forte garnison, pouvoit alarmer continuellement la sûreté de Thèbes et d'Athènes.

Il y rassembla ensuite la plus grande partie de ses troupes, fortifia la ville, et attendit une occasion opportune, pour se rendre, contre les Athéniens, l'exécuteur des vengeances du conseil amphictyonique.

On reçut à Athènes, sur la fin du jour, la nouvelle de la conquête d'Elatée. Le peuple étoit déjà retiré dans ses maisons ; les magistrats soupoient au Prytanée, mais dans un moment tout le monde fut dehors. On courut sur la place du marché, et, pour y tenir plus commodément une assemblée, on démolit, on brûla des baraques de bois, que les marchands y avoient élevées, pour exposer leurs denrées en vente.

Avant l'aube du jour la confusion cessa. Démosthène monta à la tribune ; il commença par faire briller aux yeux de ses concitoyens désespérés une lueur d'espérance, en leur disant que si les Thébains, ou du moins la plus grande partie de ce peuple, n'eussent pas eu des dispositions hostiles contre Philippe, ce prince ne se fût pas établi à Ela-

tée, mais sur la frontière du territoire athénien. Ensuite il s'écria : Athéniens, que toutes vos forces marchent à l'instant sur Eleusis ; faites voir aux Thébains, à toute la Grèce, que tandis que ceux qui ont vendu leur pays, sont soutenus par les troupes macédoniennes à Elatée, vous êtes prêts à défendre avec votre courage et votre bonne fortune héréditaire, ceux qui combattent pour la liberté. Que des ambassadeurs rappellent aux Thébains les services que leur ont rendus vos ancêtres ; que vous ne les considérez point comme des étrangers ; que le peuple d'Athènes a oublié toutes hostilités contre les citoyens de la Grèce ; qu'il n'abandonnera jamais la cause de notre patrie commune, qui est en ce moment, d'une manière particulière, la cause de Thèbes.

Ces propositions furent accueillies

avec des applaudissemens unanimes, et l'on fit passer un décret que l'on peut regarder comme la voix expirante du peuple athénien. Il fut résolu que l'on équiperoit, pour la côte de Béotie, une flotte de deux cents voiles, que toutes les forces disponibles seroient dirigées sur Elensis, et que l'on enverroit des ambassadeurs dans toute la Grèce.

Démosthène fut chargé de l'ambassade de Thèbes : il y triompha des intrigues d'Amyntas, de Cléarque et de l'orateur Philon de Byzance, émissaires de Philippe. Les Thébains acceptèrent avec reconnoissance les secours que leur offroit Athènes.

Pendant que Philippe marchoit sur les frontières de la Béotie, ses détachemens éprouvèrent deux échecs contre les confédérés. Sans prendre garde à ces pertes, qui étoient peut-

être d'ailleurs le résultat de fausses attaques et de stratagêmes pour attirer l'ennemi hors de ses murs, il avança avec son principal corps d'armée, fort de vingt-deux mille hommes, dans la plaine de Chéronée.

Ce lieu paroissoit à Philippe très-propre au développement de la phalange macédonienne. L'endroit où il campa et qui devint ensuite le champ de bataille, étoit choisi avec non moins de sagacité. D'un côté on avoit en vue le temple d'Hercule que les Macédoniens regardoient comme l'auteur de leur maison royale et le protecteur de leur prospérité. De l'autre côté étoit le Thermodon, petite rivière qui se jetoit dans le Céphise, et que les oracles avoient annoncé aux Grecs comme devant être un théâtre de désolation et de calamités pour leur pays.

Les généraux des Grecs confédérés avoient attaché moins de prix à s'environner de la puissance de la superstition. Sans avoir égard à de funestes auspices, les Athéniens étoient sortis de leur ville à la sollicitation de Démosthène, qui leur dit qu'ils ne devoient pas consulter d'autres présages que la cause de leur patrie. Ne respectant pas davantage les oracles, ils s'avancèrent ensuite sur les rivés du Thermodon, accompagnés par les Thébains et les médiocres contingens des îles grecques et de leurs alliés du Péloponnèse.

Leur armée se montoit à trente mille hommes animés par la noblesse de leur cause, mais malheureusement commandés par les Athéniens Lysiclès et Charès, le premier peu connu, et le second qui ne l'étoit que par des revers; et en outre, par

le Thébain Théogène, homme très-suspect. Ces trois chefs devoient leur place à l'intrigue ; ils étoient les instrumens des factions, les esclaves d'un vil intérêt ou de la débauche.

Le grand jour arriva où devoit être détruite à jamais l'indépendance de ces turbulentes républiques, que leurs propres vices, les armes et les intrigues de Philippe avoient minées peu à peu depuis vingt-deux ans. Les deux armées se formèrent en bataille avant le lever du soleil. L'aîle droite des Macédoniens étoit commandée par Philippe, qui voulut s'opposer en personne à l'impétuosité des Athéniens. Son fils Alexandre, âgé seulement de dix-neuf ans, mais entouré d'officiers expérimentés, commandoit l'aîle gauche vis-à-vis du bataillon sacré des Thébains. Les auxiliaires de l'une et l'autre armée étoient placés au centre.

Au commencement de l'action, les Athéniens chargèrent avec vigueur, et repoussèrent tout ce qui étoit devant eux; mais Alexandre, combattant les Thébains avec l'ardeur de la jeunesse, tailla le bataillon sacré en pièces, sans qu'il s'en sauvât un seul homme, et poursuivit le reste avec sa cavalerie thessalienne.

Les généraux athéniens, trop enorgueillis de leur premier succès, ne surent pas en profiter. Ayant mis en déroute le centre et l'aîle droite des Macédoniens, excepté la phalange qui étoit composée d'hommes d'élite et commandée par le roi, au lieu de chercher à entamer ce corps redoutable, en le prenant en flanc, ils poursuivirent les fugitifs. L'insolent Lysiclès s'écria tout triomphant: Courage, mes braves compagnons; poursuivons ces lâches jusqu'en Macédoine.

Philippe observa cette folie avec pitié, et dit à ceux qui l'entouroient: Nos ennemis ne savent pas vaincre. Ensuite il ordonna à sa phalange de gagner, par une évolution rapide, une hauteur voisine, d'où elle fondit avec intrépidité sur les téméraires Athéniens. Ce choc irrésistible changea leur fureur en désespoir. Plus de mille furent tués, deux mille furent faits prisonniers; le reste s'échappa par une fuite précipitée et honteuse.

Les Thébains perdirent plus d'hommes tués que de prisonniers. Les confédérés eurent peu de part à l'action. Philippe voyant la victoire complète, donna l'ordre d'épargner les vaincus avec une clémence inusitée à cette époque, et qui ne fait pas moins d'honneur à son cœur qu'à son jugement, puisque, par son humanité, il se concilioit l'affection de ses ennemis.

Suivant la coutume des Grecs, la bataille fut suivie d'un festin où le roi reçut les complimens de ses alliés, et l'humble réclamation des Athéniens qui redemandoient leurs morts.

Philippe leur accorda leur demande ; mais avant que les morts fussent relevés, il visita avec ses amis le champ de bataille. Leur tête étoit couronnée de fleurs ; ils étoient enivrés par les vapeurs du vin et l'allégresse de la victoire. Cependant à la vue des Thébains, dont les cadavres se présentèrent les premiers à leurs regards, et surtout à la vue des braves qui composoient le bataillon sacré, et qui avoient tous péri sur le lieu même où on les avoit rangés, des sentimens de raison et d'humanité retrouvèrent accès dans l'esprit de ces insolens vainqueurs. Philippe contempla cette scène hor-

rible avec un mêlange d'admiration et de pitié.

Mais ce modeste recueillement ne fut pas de longue durée. Etant arrivé à la place où les Athéniens avoient combattu, le roi s'abandonna à une joie extravagante. Il se mit à réciter avec dérision la pompeuse déclaration de guerre que les Athéniens avoient naguère émise, d'après la Provocation de Démosthène.

Ce fut en cette occasion que l'orateur Démades, qui étoit au nombre des prisonniers, lui fit un reproche sanglant de sa folie, tout en flattant son ambition, en lui demandant pourquoi il jouoit le rôle de Thersite, tandis que la fortune l'appeloit à jouer celui d'Agamemnon.

Quel qu'ait pu être l'effet d'une pareille apostrophe, il est certain que le roi de Macédoine ne se permit plus, contre les vaincus, de telles

forfanteries. Ses généraux lui ayant conseillé d'entrer en Attique et de s'emparer d'Athènes, il répondit : J'ai tant fait pour la gloire, dois-je détruire le théâtre de cette même gloire ?

Le reste de sa conduite montra la même modération. Il renvoya sans rançon les prisonniers athéniens. Ceux-ci, à leur départ, ayant demandé leurs bagages, le roi les leur fit rendre, et observa plaisamment que les Athéniens sembloient croire qu'on n'eût pas intéressé la partie.

Peu de temps après, il envoya son fils Alexandre et Antipater leur offrir la paix sous des conditions plus favorables qu'ils n'avoient raison de s'y attendre. Il les requéroit d'envoyer des députés à l'Isthme de Corinthe, où Philippe se proposoit de convoquer au printemps une assemblée générale des états de la Grèce,

pour fixer le contingent que chacun devroit fournir pour une expédition contre la Perse. En outre, il exigeoit qu'ils rendissent l'île de Samos où leur flotte étoit alors stationnée, et qui étoit le principal boulevard de leurs possessions maritimes; mais il leur permettoit de jouir paisiblement du territoire de l'Attique, et les flattoit par l'acquisition d'Orope qu'ils avoient si long-temps disputé aux infortunés Thébains.

Thèbes ne reçut pas ce seul châtiment de la part d'un vainqueur irrité. Philippe se croyoit autorisé à traiter ce peuple non comme un ennemi déclaré et généreux, mais comme un amas de parjures et de rebelles. Il usa de la plus grande rigueur envers le parti républicain, appela aux premiers emplois ceux qui avoient été exilés, et plaça une garnison macédonienne dans la citadelle de Thèbes.

Au surplus, en usant de traitemens si opposés à l'égard des deux républiques, le roi de Macédoine n'étoit exalté ni par l'affection, ni par la haine; sa générosité et sa sévérité étoient également feintes, et toutes deux dirigées par son intérêt. Il ne voulut pas compromettre sa gloire ni les fruits de la victoire, quoique l'imprudence et l'audace des Athéniens après la bataille, eussent justifié les dernières rigueurs.

En effet, les premières nouvelles du désastre de Chéronée portèrent à Athènes le tumulte et la consternation; ensuite ce désordre s'étant calmé, le peuple parut mettre sa confiance plutôt dans la force des armes que dans la clémence de Philippe. Sur la proposition d'Hypéride, il fut décrété que l'on enverroit au Pirée les femmes, les enfans, les effets les plus précieux, les images des dieux

et les ornemens sacrés ; on accorda aux étrangers et aux esclaves les droits de citoyens, et on les rendit à ceux qui en avoient été privés, sous cette seule condition qu'ils défendroient la république.

Démosthène fit passer avec le même succès un décret pour le rétablissement des murailles et des fortifications : nommé directeur de ces travaux, il y consacra généreusement sa fortune particulière.

L'orateur Lycurgue se chargea de la tâche plus aisée de dénoncer Lysiclès, dont la mauvaise conduite le jour de la bataille en avoit occasionné la funeste issue. Ce général fut condamné à mort.

Lorsqu'on eut reçu les propositions de Philippe, les républicains ne firent entendre que des cris de fureur ; mais l'Aréopage soutint son ancienne réputation, en nommant

général en chef le prudent et vertueux Phocion. Ce grand homme sentit l'impossibilité de rétablir la gloire militaire d'un peuple qui, avant la victoire de Philippe, étoit déjà livré aux vices les plus pernicieux. Il s'étoit formé à Athènes une assemblée ou *club* de citoyens distingués par leur naissance et leur fortune, et que l'on appeloit les *soixante*, parce que dans l'origine ils se montoient à ce nombre. Ils s'assembloient tous les jours, traitoient, au milieu du jeu et de la bonne chère, les affaires les plus sérieuses, et frondoient toutes les opérations du gouvernement. Cette société avoit vu partir sans émotion ses concitoyens pour la guerre; elle reçut avec la même insouciance la nouvelle de leur captivité ou de leur mort. Philippe avoit fait de grands sacrifices d'argent pour soutenir une institution si favorable à ses vues.

Les argumens de la plus sage portion des Athéniens pour accepter les conditions que leur offroit Philippe, furent appuyés par Démades qui revint avec les autres citoyens faits prisonniers à Chéronée. En conséquence, on envoya au roi de Macédoine des ambassadeurs pour conclure et ratifier un traité de paix sur ces préliminaires. Les seules marques de déférence que l'on donna à la faction opposée, furent que Démocharès qui avoit toujours parlé contre Philippe avec une hardiesse extrême, fut nommé membre de la légation, et que Démosthène, l'irréconciliable ennemi de ce prince, fut chargé de prononcer l'oraison funèbre des héros morts à Chéronée.

Démocharès s'acquitta de sa commission avec l'insolence qui le caractérisoit. Les ambassadeurs ayant reçu leur audience de congé, Phi-

lippe, avec moins de sincérité que de politesse, leur fit ses protestations habituelles d'amitié, et leur demanda obligeamment s'il pouvoit faire encore quelque chose d'agréable aux Athéniens! Oui, répondit Démocharès, c'est de t'aller pendre. Tous les assistans se récrièrent contre une exclamation aussi indécente; mais Philippe apaisa leurs murmures avec un admirable sang-froid; puis s'adressant aux autres ambassadeurs, il leur dit : « Allez, et « dites à vos concitoyens que ceux « qui osent se permettre de tels ou- « trages sont moins justes et moins « pacifiques que ceux qui savent les « pardonner. »

CHAPITRE IX.

Philippe est nommé général des Grecs. Rébellion de l'Illyrie. Assassinat du roi de Macédoine. Avénement d'Alexandre; son expédition contre les Illyriens et les Triballes. Destruction de Thèbes.

La bataille de Chéronée rendit Philippe maître de la Grèce. Il conserva les anciennes formes républicaines, et voulut gouverner les Grecs par la même politique qui les lui avoit fait soumettre. Pendant que des garnisons macédoniennes gardoient les Thermopyles et autres places fortes, les partisans de Philippe dirigeoient toutes les résolutions de chaque république en particulier. Il auroit pu s'arroger de lui-même le

commandement des troupes de la Grèce et de la Macédoine, pour faire en Perse l'invasion projetée; il flatta la multitude en sollicitant cette dignité du suffrage impartial des peuples.

Au printemps qui suivit la bataille de Chéronée [1], il y eut à Corinthe un congrès général de tous les états soumis à la ligue amphictyonique. Dans cette assemblée, Dios d'Ephèse fit un tableau énergique des oppressions de tout genre, que les colonies d'Asie éprouvoient journellement de la rapacité et de la cruauté des satrapes.

Philippe auroit pu faire valoir des griefs particuliers contre la Perse; mais il insista particulièrement sur ceux communs à toute la nation. L'expédition en Asie fut unanimement résolue. Philippe fut nommé général.

[1] L'an 337 avant J. C.

Quoique les Lacédémoniens n'eussent pas daigné prendre part à ce congrès, lorsque les différens états eurent fixé leur contingent respectif, il se trouva que, sans y comprendre les Macédoniens, l'armée se monteroit à deux cent vingt mille hommes de pieds, et quinze mille chevaux, forces prodigieuses, dont les troubles domestiques de la Grèce avoient peut-être empêché jusques-là, de se former une juste idée. Jamais les différentes républiques n'avoient paru si étroitement unies pour l'intérêt général; jamais elles n'avoient paru avoir autant le sentiment de leurs forces; jamais les soldats n'avoient montré tant d'empressement à se ranger sous leurs drapeaux, ni témoigné une confiance si illimitée dans les talens de leurs chefs.

Cependant Philippe ayant dépêché Parménion avec un corps de

troupes pour protéger les colonies d'Asie, vit son expédition retardée par l'insurrection des tribus Illyriennes [1]. Ce fâcheux contre-temps devenoit encore plus redoutable par les discordes qui troubloient le palais de Philippe.

Olympias, hautaine et jalouse, étoit indignée des nombreuses infidélités du roi qui ne cessoit d'augmenter le nombre de ses femmes ou de ses concubines. L'esprit généreux d'Alexandre devoit naturellement lui faire embrasser le parti de sa mère, quand même son propre intérêt n'eût pas été singulièrement compromis, en voyant Philippe lui donner continuellement tant de nouveaux compétiteurs au trône.

Le jeune prince défendit les droits d'Olympias et les siens, avec l'impétuosité qui lui étoit naturelle. Aux

[1] L'an 336 avant J. C.

noces de Philippe avec Cassandre, nièce d'Attale, l'un de ses généraux, la rupture éclata entre le père et le fils. Le dernier regardant comme ses amis tous les ennemis de Philippe, chercha un asyle chez les rebelles Illyriens.

Philippe eut assez d'adresse pour se tirer de ces difficultés. Après avoir défait les Illyriens, il apaisa Alexandre en l'assurant que son mérite admiré de la Macédoine et de toute la Grèce, n'avoit point échappé aux yeux pénétrans d'un père, qui, en lui donnant des rivaux, ne faisoit que lui fournir l'occasion de les surpasser tous par sa gloire et par la juste affection des Macédoniens.

Adoucis par ces flatteries, Olympias et son fils reparurent à la cour avec la distinction due à leur rang, et, pour célébrer cette réconciliation, Philippe maria sa fille chérie Cléo-

pâtre au roi d'Epire, oncle maternel d'Alexandre.

Les fêtes durèrent sept jours. Philippe parut souvent en public avec cette confiance que lui donnoient la fidélité et l'attachement de tous ses sujets. Un jour qu'il se rendoit au théâtre, il fut poignardé par Pausanias, Macédonien. On ignore si cet assassinat fut l'effet d'un ressentiment personnel, et commandé par Olympias ou par les satrapes de Perse. Alexandre s'attacha à cette dernière supposition, puisqu'il donna ce crime comme motif à son invasion de l'empire persan.

Ainsi périt Philippe de Macédoine[1], dans la quarante-septième année de son âge et la vingt-quatrième de son règne. A une prudence et une sagacité qui n'appartenoient qu'à lui, il joignoit les qualités qui distin-

[1] L'an 336 avant J. C.

guoient le plus éminemment les Grecs, la valeur, l'éloquence, l'adresse, l'art de changer sa conduite sans s'écarter de ses desseins, l'application et la persévérance, le sang-froid dans la combinaison et l'ardeur dans l'exécution.

Moissonné au milieu de sa carrière par le fer d'un assassin, il ne put se livrer à l'entreprise la plus juste et la plus noble de son règne, à une entreprise qu'il avoit méditée depuis long-temps, et dont la perspective de succès peu éloignée, promettoit de récompenser les travaux et les dangers d'une vie si pleine d'agitation. Si ses jours n'eussent point été abrégés par une mort prématurée, il y a lieu de croire qu'il eût subjugué l'empire persan, projet plus brillant, mais moins difficile que tout ce qu'il avoit fait jusques-là.

Un prince qui est son propre mi-

nistre, et le dépositaire presque unique de ses secrets, laisse d'ordinaire une tâche fort épineuse à son successeur. Ce ne fut pas la seule difficulté qu'eut à surmonter Alexandre. Jamais un ordre stable de succession n'a été connu en Macédoine; cela étoit en quelque sorte incompatible avec l'esprit d'un gouvernement qui exigeoit de son premier magistrat des qualités et des talens tels qu'on ne pouvoit guères les attendre du hasard de l'hérédité.

Les nombreuses femmes d'Alexandre ne lui avoient cependant presque donné que des filles. Alexandre n'avoit pas non plus beaucoup à redouter de la rivalité de ses frères, puisque Ptolémée, fils d'Arsinoé, et qui par la suite devint roi d'Egypte, étoit réputé fils de Lagus, à qui Philippe avoit marié Arsinoé, tandis qu'elle étoit enceinte de lui, et qu'A-

ridée, fils de Philina, qui dans les premiers six ans après la mort d'Alexandre, eut dans l'Orient le titre pompeux de roi, grace à la terreur du nom de son frère, à l'ambition et à la discorde de ses lieutenans, n'avoit point assez de vigueur d'esprit pour disputer la succession.

Mais les droits d'Alexandre étoient contestés par Amyntas, fils de Perdiccas, frère aîné de Philippe, au nom duquel celui-ci avoit administré les affaires, jusqu'à ce qu'Amyntas eût été expulsé du trône à cause de la foiblesse de son âge.

Philippe redoutoit si peu les prétentions de son frère, qu'il lui avoit donné sa fille Cyna en mariage. Ce nouvel avantage fortifioit les droits d'Amyntas, qui selon toute apparence seroit vigoureusement appuyé par Attale, chef hardi et entreprenant, ennemi personnel d'Olympias et de son fils. Le premier avoit

fait récemment assassiner sa femme Cléopâtre, avec des circonstances épouvantables.

Alexandre prit secrètement ses mesures pour triompher d'ennemis aussi dangereux; s'étant fait proclamer roi de Macédoine, il se rendit promptement en Grèce pour recueillir les fruits des travaux de son père.

Il éprouva pendant son voyage l'inconstance et la perfidie des Thessaliens, qu'il châtia avec rigueur. Puis ayant assemblé à Corinthe les députés des différens états, on lui déféra les mêmes honneurs qui avoient été rendus à son père.

Pendant le séjour d'Alexandre dans cette ville, il lui arriva une aventure qui fait voir clairement son caractère. Il eut la curiosité d'aller voir Diogène le cynique, de l'originalité, de la singulière ma-

nière de vivre duquel il avoit souvent entendu parler. Il le trouva se chauffant au soleil. Après s'être fait connoître de lui, il demanda à ce philosophe ce qu'il pourroit faire pour l'obliger. C'est de te retirer de mon soleil, répondit le cynique. Alors le roi s'adressant à sa suite, dit que s'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogène.

Alexandre de retour en Macédoine, prépara son expédition d'Orient, en répandant la terreur de son nom parmi les barbares du Nord.

Les Illyriens et les Triballes qui n'avoient pas oublié les injures de Philippe, s'étoient empressés de prendre les armes, afin de profiter de l'inexpérience et de la grande jeunesse de son successeur [1]; mais ce jeune prince sentit de quel danger il seroit de laisser sur les frontiè-

1 L'an 335 avant J. C.

res des ennemis aussi formidables.

Il partit d'Amphipolis avec une armée considérable ; en dix jours il arriva au principal passage du mont Hémus, conduisant au pays des Triballes. Il y trouva un ennemi nouveau et non moins à craindre Les tribus indépendantes des Thraces ayant embrassé la cause des Triballes, s'étoient emparés d'une hauteur, et s'y étoient retranchés avec des chariots qu'ils se proposoient de faire rouler sur les Macédoniens.

Pour se mettre à l'abri de cette attaque extraordinaire, il ordonna à ses troupes, lorsquelles n'auroient pas le temps d'ouvrir leurs rangs, de se jeter ventre à terre, et de se couvrir de leurs boucliers, afin que les charriots passassent par dessus eux sans leur faire de mal.

Alexandre ayant triomphé de ces obstacles, attaqua l'ennemi avec un ordre et une célérité admirables.

Quinze cents Thraces furent tués : le plus grand nombre durent leur salut à la vitesse de leur course, et à leur connoissance du pays. Les prisonniers, les femmes et le butin, furent mis en vente dans les villes maritimes du Pont Euxin.

Les Triballes fuyoient devant Alexandre, et éprouvoient une perte considérable. Leur principal corps, sous les ordres de leur chef Syrmus, renforcé par un nombreux détachement de Thraces, se réfugia dans l'île de Peucé sur l'Ister. Alexandre jugea dangereux de prendre cette place d'assaut, et se mit à la poursuite des Gètes, autre peuplade barbare qui se montroit sur la rive septentrionale du fleuve.

Pour le passage de l'Ister, du plus grand des fleuves de l'Europe, Alexandre fit construire des radeaux avec les couvertures de ses tentes

remplies de paille et autres materiaux flottans, et rassembla tous les bateaux dont les naturels du pays faisoient usage pour la pêche, le commerce et la piraterie. Il fit aussi passer au milieu de la nuit, quinze cents hommes de cavalerie et quatre mille d'infanterie; au point du jour il ordonna à ses fantassins de marcher dans les blés la lance baissée, afin qu'on ne les aperçût pas. La cavalerie les suivit. Dès qu'ils furent entrés dans la plaine, la cavalerie se rangea en tête. Les Gètes saisis d'épouvante, abandonnèrent leur poste et s'enfuirent vers leur ville, à une lieue de distance : ils ne s'y crurent pas encore assez en sûreté, et, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfans, ils se retirèrent précipitamment dans le désert.

Les Macédoniens mirent la ville au pillage. Alexandre y reçut des

députations de toutes les peuplades voisines. Syrmus lui-même, cet intrépide chef des Triballes, fit sa soumission.

Alexandre animé par de plus nobles desseins, retourna vers ses états, et châtia en route plusieurs tribus illyriennes, notamment les Taulantiens.

Sur ces entrefaites, le bruit s'étoit répandu en Grèce qu'Alexandre avoit péri en Illyrie, et comme les hommes sont portés à croire ce que leur intérêt leur fait désirer, cette rumeur vague fut saisie avec avidité par les partisans de l'indépendance grecque. Les démagogues athéniens avoient repris leur hardiesse ordinaire; les Lacédémoniens se croyoient déjà les chefs de l'insurrection; mais les premiers actes de la révolte furent commis par les Thébains, qui ayant secrètement rappelé leurs exi-

lés, assassinèrent lâchement Amyntas et Timolaüs, commandans de la citadelle de Cadmée, et se disposèrent à en expulser la garnison macédonienne.

Lorsqu'Alexandre eut appris ces nouvelles, il abandonna la poursuite des barbares, entra dans la Béotie par des marches rapides, et en quatorze jours de temps, il assiégea et détruisit Thèbes de fond en comble [1].

Cette mesure audacieuse et décisive a été vantée par les historiens, parce que rien n'étoit plus propre à réprimer l'esprit séditieux de la Grèce, que la prompte punition de Thèbes. Il falloit, disent-ils, un pareil exemple pour assurer à l'avenir la tranquillité de la Grèce et de la Macédoine, et pour qu'Alexandre entreprît son expédition de la Perse,

[1] L'an 365 avant J. C.

sans courir le danger que des insurrections en Europe interrompissent ses travaux. Cependant il paroît que le sort fatal de Thèbes eut pour cause, non la politique, mais le hasard et surtout l'obstination de ses habitans. En s'approchant de cette ville malheureuse, Alexandre s'arrêta plusieurs fois, afin de donner aux insurgés le temps de se repentir. Les plus sages d'entre les Thébains proposèrent d'envoyer des ambassadeurs pour demander grace; mais les auteurs de l'insurrection excitèrent la multitude à persister dans ses fureurs ; ils firent sortir leur cavalerie et leur infanterie légère, qui surprit et tailla en pièces plusieurs avant-postes ennemis.

Indigné de ces insultes, Perdiccas qui commandoit l'avant-garde, attaqua les remparts de Thèbes, sans attendre l'ordre d'Alexandre. On eut

bientôt fait une brèche à la muraille. Le corps de Perdiccas fut suivi de celui d'Amyntas, fils d'Andromède; mais les Thébains les reçurent avec tant de bravoure, qu'Alexandre fut obligé de leur envoyer des renforts. Les Thébains furent repoussés à leur tour, mais bientôt se ralliant, ils tombèrent sur l'ennemi et le mirent en déroute. Alexandre rétablit l'affaire en faisant avancer sa phalange. Les Thébains prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils ne songèrent point à fermer les portes de la ville; les Macédoniens et les Grecs auxiliaires y entrèrent pêle-mêle avec eux.

On vit alors un horrible carnage. Les Phocidiens, les Orchoméniens et les Platéens se réjouirent de pouvoir assouvir leur implacable ressentiment contre Thèbes. La plus grande partie des citoyens, excédant

trente mille, furent ou passés au fil de l'épée ou réduits en esclavage. Il n'en arriva à Athènes que de foibles débris. L'antique cité de Cadmus fut rasée jusqu'en ses fondemens ; mais la citadelle subsista et conserva une garnison macédonienne.

Alexandre fit cependant quelques actes de clémence. Il donna l'ordre exprès d'épargner la maison et la famille du poëte Pindare. Il ordonna également qu'on respectât les familles sacrées, ainsi que celles qui tenoient à la Macédoine par les liens de l'hospitalité. Il voulut que la démolition de Thèbes fût immédiatement suivie du rétablissement des villes d'Orchomène et de Platée.

Pendant le sac de Thèbes, une troupe féroce de Thraces entra dans la maison de Timoclée, illustre dame de Thèbes, et l'ornement de

son sexe. Les soldats pillèrent la maison ; leur chef assouvit sa brutalité sur Timoclée, ensuite il demanda qu'elle lui livrât son or et son argent. Cette dame le conduisit dans un jardin et lui montra un puits où elle prétendit qu'elle avoit caché ses effets les plus précieux. L'officier y courut avec avidité, mais Timoclée le saisit par derrière, le précipita dans le puits et le couvrit de pierres.

Les soldats furieux arrêtèrent Timoclée, la chargèrent de chaînes, et la conduisirent devant Alexandre. Ce prince fut touché de sa fermeté et de son air intrépide. Instruit de son crime, il lui demanda qui elle étoit pour avoir osé commettre un pareil forfait? Je suis, répondit-elle, la sœur de Théagène qui périt à Chéronée en combattant contre Philippe pour la liberté de la Grèce.

Alexandre admirant son action et sa réponse, la renvoya en liberté avec ses enfans.

Les états de la Grèce envoyèrent aussitôt à Alexandre des ambassades pour le complimenter. Ceux qui au fond du cœur étoient ses plus furieux ennemis, affectèrent la plus grande amitié dans leurs protestations.

Les Athéniens implorèrent sa clémence; Alexandre demanda que pour expier l'accueil qu'ils avoient fait aux Thébains fugitifs, on lui livrât les personnes de Démosthène, Lycurgue, Hypéride, et de cinq autres orateurs.

On convoqua une assemblée pour délibérer sur cette demande; un décret rendu à l'unanimité ordonna la mise en jugement des orateurs accusés par Alexandre, et qu'on leur infligeât la peine qu'ils auroient

encourue. Le roi de Macédoine parut satisfait. Ce décret lui fut d'autant plus agréable, qu'il lui fut apporté par Démades, partisan déclaré de la Macédoine, à qui les amis de Démosthène donnèrent cinq talens [1], pour qu'il se chargeât de cette commission.

Les Spartiates seuls n'envoyèrent point d'ambassade, et gardèrent un silence magnanime. Alexandre affecta de les mépriser, et, sans daigner requérir leur coopération, il se prépara à la plus vaste entreprise qu'eussent jamais tentée les Grecs.

L'arrivée de l'armée en Macédoine fut célébrée par des fêtes splendides. On donna à Egée une fidèle image des jeux olympiques.

[1] Environ 27,000 francs.

CHAPITRE X.

Passage de l'Hellespont. Etat de l'empire de Perse. Bataille du Granique. Siéges de Milet et d'Halicarnasse. Bataille d'Issus.

ALEXANDRE ayant confié à Antipater le gouvernement de la Macédoine en son absence, et lui ayant laissé une armée de plus de vingt mille hommes [1] pour maintenir la tranquillité intérieure, partit au commencement du printemps [2] avec plus de cinq mille cavaliers et trente mille hommes d'infanterie.

En vingt jours de marche il ar-

[1] Diodore, qui entre dans quelques détails à ce sujet, parle de 12,000 hommes d'infanterie et 11,500 chevaux. (*Note de l'Auteur*)

[2] L'an 334 avant J. C.

riva à Sestos sur l'Hellespont. L'armée passa en Asie sur cent soixante galères, et probablement un plus grand nombre de transports. La flotte débarqua sans opposition sur la côte d'Asie. Les Perses instruits depuis long-temps de l'invasion projetée, avoient cependant négligé la défense de leurs frontières occidentales.

Les causes de cette négligence étoient peut-être dans le caractère du monarque, mais encore plus dans celui de la nation.

Codoman s'étoit élevé par des assassinats et des intrigues au trône de Perse, vers le temps où Alexandre avoit succédé à son père Philippe. La première année de son règne avoit été employée à étouffer des troubles domestiques.

Ce prince avoit pris le nom de Darius, mais il ne put faire revivre

les principes et les mœurs qui distinguoient son peuple sous le règne du premier monarque de ce nom. Dans l'espace d'environ 230 ans, les Perses n'avoient cessé de dégénérer des vertus qui caractérisent une nation pauvre et guerrière, sans acquérir aucun des arts, et sans faire aucun des progrès qui accompagnent d'ordinaire la paix et l'opulence.

Leur empire si aggrandi par Darius, fils d'Hystaspes, comprenoit encore la plus précieuse portion de l'Asie et de l'Afrique. Les tributs payés en argent, étoient encore estimés à 14560 talens d'Eubée [1]. Des trésors immenses avoient été accumulés à Damas, Arbelles, Suze, Persépolis, Ecbatane et autres grandes villes de l'empire. Les revenus payés en nature ne sauroient être

[1] Environ 50,000,000 francs.

appréciés ; mais telle étoit l'opulence de cette grande monarchie, que les conquêtes d'Alexandre passent pour lui avoir donné un revenu de plus de quatorze cent millions de francs ; en réduisant cette somme comme exagérée, on trouvera toujours un résultat énorme.

Les Perses étoient encore plus en danger par leur ignorance des arts de la paix et de la guerre, que par leur mollesse et leur luxe. Les provinces avoient cessé d'entretenir, soit avec la capitale, soit entr'elles, des communications régulières. L'armée réglée étoit insuffisante pour tenir dans l'obéissance les satrapes éloignés ou les vice-rois. Jamais la nation n'avoit eu ce lien si puissant de l'identité de religion et de langage.

Lorsqu'à ces circonstances nous joignons le fait que sous le jeune

Cyrus douze mille Grecs bravèrent les forces de la Perse et démembrèrent presque l'empire, nous admirerions moins l'intrépidité d'Alexandre, lorsqu'il entreprit son expédition d'Asie, si en même temps nous n'étions instruits que Darius étoit un prince brave et généreux, chéri de ses sujets perses, et qui avoit cinquante mille Grecs mercenaires à sa solde.

Arrivé en Asie, Alexandre qui sut, mieux que tout autre, employer la puissance de la superstition, fortifia la confiance de ses troupes par une foule de prédictions et de prodiges.

Arsites, Spithridate, Memnon et autres gouverneurs des provinces maritimes tinrent conseil. Memnon, Rhodien de naissance, le plus habile général au service de Darius, représenta le danger de résister à

l'infanterie macédonienne qui étoit supérieure en nombre, et encouragée par la présence de son roi. Il dit qu'il étoit de l'intérêt des Perses de traîner la guerre en longueur et d'éviter par-dessus tout une affaire générale; que, sans livrer bataille, il y avoit d'autres moyens d'arrêter les progrès de l'invasion. En conséquence il proposa de faire fouler les moissons aux pieds de la cavalerie, de détruire tous les autres fruits de la terre, et de désoler tout le pays sans épargner les villes et les villages.

Quelques-uns rejetèrent cet avis comme peu conforme à la dignité de la Perse. Arsites, gouverneur de la Petite-Phrygie, déclara qu'il ne souffriroit point que l'on ravageât les propriétés des peuples soumis à son gouvernement. On suspectoit d'ailleurs la sincérité des motifs de Memnon. Il fut décidé que les

différens gouverneurs réuniroient leurs forces avec toute la promptitude possible, et iroient camper sur la rive orientale du Granique, à moitié chemin entre la ville de Zéléïa et l'Hellespont.

Alexandre marcha à leur rencontre. L'avant-garde, commandée par Hégélochus, fut envoyée pour sonder les gués du Granique et reconnoître les dispositions de l'ennemi. On rapporta au roi que les Perses étoient dans une position avantageuse, sur la rive opposée, avec vingt mille chevaux et leurs troupes étrangères à peu près en même nombre. Le jeune prince n'en résolut pas moins de passer le fleuve. Pendant qu'il faisoit ses dispositions, le prudent Parménion s'approcha et lui représenta la témérité d'une pareille entreprise. Alexandre ne fut pas dissuadé de son dessein, et dit que les

Macédoniens devoient faire, dès la première rencontre, un coup d'éclat qui soutînt la terreur de son nom. Aussitôt il monta à cheval, prit le commandement de l'aîle droite, et donna celui de l'aîle gauche à Parménion.

Il dédaigna l'emploi des balistes, catapultes et autres machines guerrières. Les deux armées s'approchèrent en silence. Les trompettes macédoniennes donnèrent enfin le signal du combat. Ptolémée, frère d'Alexandre, étoit à la tête d'un corps de *cataphractes* ou cuirassiers, suivi de deux corps de cavalerie légère et d'un bataillon d'infanterie commandé par Amyntas.

Tandis que ces troupes effectuoient intrépidemment leur passage, Alexandre s'avançoit avec sa cavalerie d'élite sur l'aîle droite, suivi des archers et des Agriens.

Les cavaliers perses montrèrent beaucoup de courage ; le premier escadron macédonien fut entraîné par le courant ; mais Alexandre, qui animoit de la voix et du geste le corps d'élite appelé les *compagnons*, conserva sa position sur l'autre rive, et crut la bataille gagnée, pourvu qu'il trouvât occasion de combattre.

Il y eut une charge vigoureuse de cavalerie dans laquelle les Macédoniens ne durent pas moins à la rapidité de leurs évolutions et à leur discipline, qu'à leur force personnelle et à l'excellence de leurs traits, dont la hampe de bois de cornouiller l'emportoit sur les javelots légers et fragiles de l'ennemi.

Pendant ce temps-là, Parménion traversa le fleuve avec l'aîle gauche ; la phalange passa à son tour presque sans résistance.

D'après la tactique des anciens,

une fois que deux armées étoient aux mains, leurs chefs n'avoient plus besoin de les diriger, et pouvoient chercher eux-mêmes la gloire dans des combats corps à corps. Il étoit facile de reconnoître Alexandre à son armure brillante, et au zèle de ceux qui l'accompagnoient. Les plus braves d'entre les Perses attendoient son approche avec impatience. Il fondit au milieu d'eux, et combattit jusqu'à ce qu'il eût rompu sa lance. Il en demanda une autre à Arétès, général de la cavalerie, qui lui donna la sienne, et il la brisa comme la première. Démarathe, Corinthien, lui en fournit une nouvelle. Alexandre attaqua alors Mithridate, gendre de Darius, et lui fit mordre la poussière; il fut lui-même, en ce moment, atteint d'un coup de hache d'armes par Résaces. Son casque lui sauva la vie. Il tua Résaces, et

courut un nouveau danger de la part de Spithridate. Le cimeterre de ce Persan étoit déjà levé sur lui, mais Clitus abattit le bras qui tenoit l'arme meurtrière.

Bientôt l'ennemi fut en déroute de toutes parts; plus de mille cavaliers perses furent tués dans leur fuite. L'infanterie, composée principalement de Grecs mercenaires, garda long-temps ses positions; mais enfin, attaquée en front par la phalange, harcelée sur les flancs par la cavalerie, cernée de tous côtés, elle fut taillée en pièces. Deux mille furent faits prisonniers; presque tout le reste furent tués.

La plupart des généraux perses périrent. Arsites, celui qui avoit conseillé la bataille, se tua lui-même de désespoir; les généraux Niphates et Pétènes, Omares, chef des mercenaires, Spithridate, satrape de

Lydie, Mithrobuzane, gouverneur de Cappadoce, Mithridate, gendre de Darius, et Arbupalès, fils d'Artaxerce, se trouvèrent au nombre des morts.

Tant de personnages illustres donnent lieu de croire que les Perses étoient encore plus nombreux que ne le suppose Arrien [1]; et malgré la nature des armes et de la tactique ancienne qui faisoit de toute bataille une déroute, et laissoit peu d'espoir de retraite aux vaincus, il est difficile de croire que dans une affaire aussi importante, Alexandre n'ait perdu que quatre vingt-cinq cavaliers et trente hommes d'infanterie légère [2].

[1] Diodore porte leur nombre à 110,000. Justin fait un rapport exagéré, il le suppose de 600,000.

[2] Le véridique Arrien qui donne ce nombre, nous avertit qu'Aristobule, dont il a tiré les détails de cette bataille, ne parle que d'une perte de 35 cavaliers et de 9 fantassins.

Parmi les premiers, il se trouvoit vingt-cinq braves du corps des *compagnons*; Alexandre donna ordre qu'il leur fût érigé à Dium, en Macédoine, des statues en bronze coulées par le fameux Lysippe.

Alexandre signala en cette occasion son humanité et sa prudence. Il déclara exempts de toute espèce d'impôts les pères et les enfans des morts. Il visita avec soin les blessés, et leur distribua des secours. Les généraux perses furent enterrés; les Grecs, tant officiers que soldats, reçurent le même honneur. Les prisonniers grecs furent condamnés aux mines de Thrace, pour les punir d'avoir porté les armes contre leur patrie.

Ce fut la ville d'Athènes qu'Alexandre choisit pour recevoir le dépôt de ses trophées. Il consacra à Minerve trois cents armures perses

complètes. On y mit cette inscription. « Pris par Alexandre, fils de Philippe, et par les Grecs (excepté les Lacédémoniens) sur les barbares d'Asie. Il est remarquable qu'il omit le nom des Macédoniens, soit qu'il voulût les comprendre sous le nom de Grecs, soit que dans la guerre de Perse il prétendît venger plutôt la cause des Grecs que satisfaire son ambition.

La bataille du Granique assura à Alexandre la conquête de l'Ionie, de la Carie, de la Phrygie, en un mot de toutes les provinces d'Asie, à l'ouest de l'Halys qui avoient anciennement formé la puissante monarchie des Lydiens. Plusieurs villes fortifiées se rendirent à son approche.

Sardes, cette superbe capitale de Crésus, lui ouvrit ses portes comme à un libérateur, et obtint encore une fois le privilège de se gouverner par

ses anciennes lois, après avoir subi plus de deux siècles le joug cruel de la Perse.

Les villes grecques de la côte furent exemptées de tributs et de garnisons, et virent refleurir leur antique liberté. Pendant l'expédition d'Alexandre, les Ephésiens rebâtirent leur temple qui avoit été incendié vingt ans auparavant, et la même nuit, dit-on, où naquit le conquérant de l'Orient. Alexandre consacra aux frais de cet édifice le tribut qu'ils payoient aux Perses.

Milet et Halicarnasse seuls, arrêtèrent les pas du vainqueur. Cette dernière ville commandée par Memnon de Rhodes, fit une défense mémorable. A peine Alexandre étoit-il arrivé devant la place, que la garnison composée de Grecs et de Perses fit une sortie vigoureuse; on ne la repoussa qu'avec peine. Il fallut alor-

se livrer au travail difficile de combler un fossé large de trente coudées et profond de quinze, que les assiégés avec une diligence incroyable avoient creusé autour de leur ville. Cela fait, on fit avancer des tours de bois, sur lesquelles les Macédoniens établirent leurs machines, en se préparant à attaquer l'ennemi de niveau; une sortie faite pendant la nuit détruisit tous ces préparatifs.

Quelques jours après, le corps de Perdiccas étant placé vis-à-vis de la partie des murailles qui faisoit face à Milet, deux soldats de ce corps soupant ensemble dans leur tente, se mirent à vanter à l'envi leurs exploits. Le vin ayant excité leur émulation, ils résolurent de monter seuls à l'assaut, afin de montrer lequel des deux étoit le plus brave.

Les sentinelles s'aperçurent de ce projet extravagant, et se préparè-

rent à les repousser. Ils tuèrent le premier qui s'avança, et firent pleuvoir des javelots contre l'autre. Avant que ces hommes intrépides eussent succombé au nombre, plusieurs soldats du même corps accoururent à leurs secours. La garnison de la place voulut aussi défendre son poste avancé. Il s'ensuivit un combat très-meurtrier, dans lequel la garnison fut repoussée ; on s'empara de cette partie des murailles, on démolit deux tours et la courtine qui les joignoit ; si les Macédoniens eussent été en plus grand nombre, la place eût été sur-le-champ prise d'assaut.

Les habitans continuèrent à se défendre avec le même courage ; mais enfin des brèches étant ouvertes de toutes parts, et la garnison se trouvant beaucoup affoiblie, Memnon et ses officiers reconnurent qu'il leur

étoit impossible de tenir plus long-temps. Après avoir réuni les plus braves de leurs partisans, ils mirent pendant la nuit le feu à une tour de bois qu'ils avoient élevée pour défendre la place contre les machines de l'ennemi, et ils se sauvèrent dans deux citadelles voisines.

Alexandre ayant aperçu le progrès des flammes, envoya un détachement, afin de poursuivre les fuyards. En même-temps il donna ordre de respecter ceux des habitans qui resteroient dans leurs maisons. Le lendemain il reconnut l'état des forteresses, et voyant qu'on ne pouvoit les prendre qu'en perdant beaucoup de temps, il se vit obligé de détruire la ville d'Halicarnasse, afin que désormais elle ne servît plus de retraite à ses ennemis.

Le roi de Macédoine employa l'hiver à profiter de ses avantages.

Il donna le gouvernement de la Carie à Ada, légitime souveraine de cette province.

Ada étoit la sœur et la femme d'Hidriée ; après sa mort elle étoit appelée à lui succéder, en vertu des lois de Carie et de la Haute-Asie ; mais le grand roi, dans ses caprices despotiques, avoit méprisé les droits d'Ada, et donné au pays un autre maître. Cette princesse étoit cependant restée en possession d'une ville fortifiée, nommée Alinde. Lorsque Alexandre entra en Carie, Ada se rendit au devant de lui, le nomma son fils, et lui livra volontairement la forteresse d'Alinde. Le roi l'accueillit avec reconnoissance ; au moment de partir, il lui confia l'administration de toute la province, et lui laissa un corps de trois mille hommes de pied et deux cents chevaux.

Alexandre prit des mesures aussi sages qu'énergiques. La flotte persanne, entretenue par l'Egypte, la Phénicie, et les provinces maritimes de l'Asie mineure, étoit quatre fois plus considérable que la sienne, qui toute médiocre qu'elle étoit, ne laissoit pas de lui être à charge. Le roi déterminé à la renvoyer, déclara à ses généraux que la conquête de la terre le rendroit maître de la mer; puisqu'en s'emparant des ports il diminueroit les ressources navales de l'ennemi. D'après ce plan judicieux, il continua sa route à travers les provinces méridionales de la péninsule d'Asie, tandis que Parménion parcouroit les provinces centrales de la Lydie et de la Phrygie.

En même temps Cléandre fut envoyé en Grèce pour en amener des renforts. Ceux des soldats qui s'étoient mariés peu de temps avant

l'expédition, furent renvoyés pour passer l'hiver dans leurs foyers avec leurs femmes; cette mesure rendit Alexandre fort cher à ses sujets d'Europe, et ils mirent tout le zèle possible à lui donner des secours pour la campagne suivante.

Après avoir soumis Xanthe, Patare, Phaselis et plus de trente autres villes ou ports de mer de la Lydie, Alexandre divisa le corps qu'il avoit immédiatement sous ses ordres. Une partie considérable se mit en marche par la Lycie et les montagnes de Pamphylie, tandis que le roi en personne suivoit la route la plus dangereuse, en cotoyant la mer depuis Phasélis jusqu'à Perga.

Les troupes furent encouragées par de prétendus prodiges, qui leur annoncèrent de grands succès; sur ces côtes, la mer poussée avec furie contre les rochers, rend le passage

impraticable à moins que les vagues ne soient repoussées par un grand vent du nord. Le vent souffloit d'abord du sud; peu à peu il se calma, et prit enfin la direction opposée. La mer rentra dans son lit, et les soldats d'Alexandre purent continuer leur marche.

Alexandre reçut en chemin des députés d'Aspendus, ville principale et port de mer de la Pamphilie. Les Aspendiens offrirent de se rendre, mais ils prièrent le roi de ne point mettre de garnison chez eux. Le roi déféra à leur demande sous la condition qu'ils payeroient cinquante talens [1] pour la solde de ses troupes, et lui livreroient les chevaux qu'ils destinoient comme tribut à Darius.

Les députés acceptèrent les conditions; mais leurs concitoyens, quoique très-riches, ne se montrèrent

1 Environ 270,000 francs.

pas disposés à les remplir. Alexandre instruit de cette contravention au traité, marcha sur-le-champ contre Aspendus; au lieu de cinquante talens, il en exigea cent. Il demanda en outre qu'on lui livrât les principaux citoyens comme ôtages, qu'on reçût le gouverneur qu'il nommeroit, que l'on payât un tribut annuel à la Macédoine, et enfin que les Aspendiens soumissent à un arbitrage les disputes qui s'étoient élevées au sujet de quelques terres qu'on les accusoit d'avoir injustement enlevées à leurs voisins.

Alexandre s'avança ensuite vers la Phrygie[1], où il avoit donné rendez-vous à Parménion, ainsi qu'aux renforts qu'il attendoit d'Europe. Il falloit d'abord traverser des montagnes habitées par les Pisidiens, hommes féroces et belliqueux. Les Macédoniens

[1] L'an 333 avant J. C.

y perdirent quelques braves gens, mais ils triomphèrent des Pisidiens indisciplinés et mal armés.

La ville de Gordium en Phrygie, à vingt-cinq lieues du Pont-Euxin, et quatre-vingts de la mer de Cilicie, étoit fameuse dès la plus haute antiquité, comme la capitale des monarques phrygiens. Alexandre y étant arrivé, eut la curiosité de voir l'ancien palais de Gordius et le fameux char, où l'on voyoit un nœud qui, suivant la tradition, renfermoit les destinées de l'Asie.

Gordius, étoit comme on le racontoit, un homme d'une condition très-basse chez les anciens Phrygiens, lequel ne possédoit qu'une petite pièce de terre et deux couples de bœufs, dont l'un étoit employé au labourage, l'autre à traîner son char. Un jour, pendant qu'il labouroit, un aigle s'abattit sur le joug de sa charrue, et y resta

jusqu'au soir. Alarmé de ce prodige, Gordius eut recours aux Telmessiens, peuple habitant les plus hautes montagnes de la Pisidie, et renommés par leur connoissance des augures.

Au premier village des Telmessiens, il rencontra une jeune vierge qui puisoit de l'eau à une fontaine. Lui ayant fait part du motif de son voyage, elle lui dit de gravir la montagne, et d'y offrir un sacrifice à Jupiter. Gordius la pria de l'accompagner, et elle obéit; peu de temps après il l'épousa; il eut d'elle un fils, Midas, qui devint célèbre par sa bravoure et sa beauté.

Les Phrygiens étoient alors désolés par des guerres civiles; ils consultèrent un oracle qui leur répondit que bientôt un homme arriveroit sur un char, et apaiseroit leurs dissensions en devenant leur roi.

En effet, Midas arriva avec ses parens monté sur le char de son père, d'une forme plus que modeste, et qui différoit peu des tombereaux les plus vulgaires. On crut la prédiction justifiée, et Midas fut proclamé roi.

Midas par reconnoissance pour Jupiter, lui consacra le char de son père, et le suspendit à une corde faite de l'écorce intérieure de bois de cormier, et dont le nœud étoit si artistement fait qu'on ne pouvoit en apercevoir ni le commencement ni la fin. Les historiens nous laissent dans l'incertitude de savoir si Alexandre dénoua ou coupa le nœud [1], mais tous assurent que les assistans eurent la conviction intime qu'il avoit

[1] Quinte-Curce dit qu'il le coupa avec son épée. Arrien dit, sans se garantir, que d'après le récit d'Aristobule qui étoit présent, Alexandre défit les nœuds en arrachant la cheville autour de laquelle ils étoient, et qui attachoit le timon au chariot.

accompli l'oracle. Des coups de tonnerre qui se firent entendre la nuit suivante, les confirmèrent dans leur crédulité.

Les progrès rapides d'Alexandre, ses marches dans une saison où les armées étoient peu accoutumées à tenir la campagne, doivent nous faire considérer avec étonnement l'inaction de Darius, d'un prince ambitieux qui avoit signalé sa valeur contre les plus formidables nations de l'Asie.

Mais Darius amolli sous la pourpre royale, employoit contre Alexandre des armes bien différentes de celles que comme soldat d'Artaxerce-Ochus il avoit dirigées contre le vaillant chef des Cardouques [1]. Au lieu

[1] Darius tua un guerrier de cette nation qui avoit défié à un combat singulier le plus brave des Perses. Cet exploit lui valut le gouvernement de l'Arménie, et ensuite le fit juger digne de monter sur le trône de Perse.

(Note de l'Auteur.)

de repousser par une guerre généreuse celui qui envahissoit ses états, il voulut le faire périr par le fer d'un assassin. Plusieurs traîtres se laissèrent séduire par ses propositions infâmes, mais nul ne fut plus près du succès qu'Alexandre, fils d'Erope.

Cet homme devoit la vie à la clémence du fils de Philippe, mais ses frères Héroméne et Arrabée avoient été condamnés comme ayant pris part à l'assassinat de Philippe. Il fut reçu au nombre des compagnons d'Alexandre et venoit d'être nommé général de la cavalerie thessalienne. La promesse de dix mille talens [1] et du trône de Macédoine ébranla sa fidélité, et étouffa en lui la voix de la reconnoissance. Sa trahison fut heureusement découverte par les soins de Parménion, et le traître fut arrêté.

Darius, sans renoncer à ses intri-

[1] Environ 54,000,000 de francs.

gues, eut enfin recours aux armes. Ses troupes s'assemblèrent dans les plaines de Babylone ; elles consistoient en cent mille Perses, dont trente mille cavaliers. Les Mèdes étoient à peu près la moitié de ce nombre, et il y avoit presque autant d'Arméniens que de Mèdes. D'autres nations envoyèrent leur contingent en cavalerie et en infanterie à cette armée immense, qui, avec trente mille mercenaires Grecs, se montoit, dit-on, à six cent mille hommes.

La magnificence des Perses n'étoit pas diminuée depuis le règne de Xerxès, et leurs connoissances militaires n'étoient pas augmentées. Leur dénombrement se fit par les mêmes moyens qu'avoit employés Xercès[1]. L'armée fut mesurée plutôt que comptée.

[1] Voyez Mitford, tom. II, pag 99.

Les chevaux du roi étoient couverts de harnois magnifiques; son char étoit d'un luxe sans égal; son manteau royal, son habit et sa tiare étinceloient de pierreries. Les habits et même l'armure de ses gardes étoient ornés d'or, d'argent et de pierres précieuses. Il étoit suivi de sa famille, de ses trésors et de ses concubines, escortés par de nombreuses troupes à pied et à cheval. Ses courtisans et les généraux copioient, suivant l'usage, la mollesse de leur souverain.

Tandis que cette troupe brillante s'avançoit lentement vers l'Asie mineure; Alexandre partit de Gordium et se dirigea par Ancyre, ville de la Phrygie. Il y reçut une ambassade des Paphlagoniens qui reconnurent sa souveraineté, mais le supplièrent de ne pas entrer sur leur territoire. Il écouta favorablement leur demande, et leur enjoignit d'obéir à Calas,

qu'il avoit nommé gouverneur de Phrygie.

Il poursuivit sa marche triomphante dans la Cappadoce, nomma Sabictas chef de cette vaste province, et fit camper son armée à deux lieues de la frontière de Cilicie, dans un endroit qui, depuis la mémorable expédition dont Xénophon a tracé l'histoire, conservoit le nom de camp de Cyrus. Arsames, gouverneur de la Cilicie, vouloit lui en disputer le passage, mais le roi de Macédoine le mit en fuite et s'empara de Tarse, sa capitale.

Alexandre fut retenu dans cette ville par une maladie occasionnée soit par la fatigue, soit par l'imprudence qu'il avoit eue de se baigner, lorsqu'il faisoit très-chaud, dans les eaux froides du Cydnus. Philippe d'Acarnanie, son médecin, fut le seul qui ne désespéra point de sa vie. Un jour, au moment ou

cet habile médecin présentoit un breuvage au roi, ce prince reçut de Parménion une lettre par lequel celui-ci l'engageoit à se défier de son médecin Philippe, que l'on disoit avoir été corrompu par Darius pour l'empoisonner. Alexandre but la potion, et donna en même temps la lettre à lire à Philippe; ce qui prouve, ou qu'il méprisoit la mort, ou qu'il avoit dans ses amis une confiance à toute épreuve.

La maladie d'Alexandre n'interrompit point les opérations de l'armée. Parménion s'empara du seul passage du mont Amanus qui divise la Cilicie de l'Assyrie. Le roi partit bientôt après, il atteignit en un jour de marche la ville d'Anchialos. La plus grande curiosité de cette ville étoit la tombe de Sardanapale, ce tyran efféminé. On lisoit au bas cette inscription : « Sardanapale, fils

« d'Anacyndarax, a bâti Anchialos « et Tarse en un jour. Pour toi, « étranger, mange, bois et divertis- « toi, car tout le reste de la vie n'est « rien. »

Parvenu à Malli, colonie argienne à l'extrémité orientale de la Cilicie, Alexandre apprit que Darius étoit avec son armée dans la plaine immense de Sochos, de la province de Comagène. Les deux armées n'étoient séparées que par les montagnes qui divisent la Cilicie de la Syrie. Alexandre ayant passé à la hâte les Pyles syriennes, marcha au sud le long de la baie d'Issus, et campa devant la ville de Myriandros. Il y reçut une nouvelle fort extraordinaire. Le séjour prolongé que son état de maladie et les cérémonies d'actions de grace envers les dieux, l'avoient forcé de faire en Cilicie, avoit été attribués par Darius et ses

flatteurs à de tout autres motifs. On avoit persuadé à ce prince qu'Alexandre étoit effrayé de son approche; il brûloit d'en venir aux mains, et ne soupçonnant pas qu'Alexandre marcheroit au devant de lui, il traversa le défilé de l'Amanus dans une direction opposée. Cette manœuvre s'exécuta malgré les représentations réitérées d'Amyntas, exilé mécédonien, et de tous les conseillers grecs de Darius, qui tous l'exhortèrent à attendre l'ennemi dans sa forte position.

Darius ayant passé les Pyles amaniques, tourna au sud vers la baie d'Issus, et prit la ville de ce nom, où les blessés macédoniens étoient gardés par une foible escorte. Les Perses massacrèrent ces infortunés avec une cruauté révoltante, ne sachant pas qu'Alexandre étoit derrière eux, tout prêt à venger un tel attentat.

Le monarque éclairé, qui avoit peine à croire à la folie de Darius, envoya un petit bateau plat pour observer ses mouvemens; ce navire retourna vers Alexandre et lui annonça que l'ennemi s'étoit mis en son pouvoir. Le roi harangua aussitôt ses troupes, et ne négligea rien pour enflammer leur courage. Plusieurs événemens contribuoient à leur donner de la confiance. Ptolémée venoit de s'emparer des forteresse de la Carie. Le brave Memnon à la vérité s'étoit échappé, mais il étoit mort au moment où il alloit porter la guerre dans la Grèce. Ses successeurs avoient vu leurs projets échoués devant la vigilance d'Antipater. L'armée du roi avoit été grossie par une foule de volontaires asiatiques, admirateurs de son courage, de sa douceur et de sa bonne fortune non interrompue. Les sol-

dats qui, l'année précédente, avoient été envoyés pour passer l'hiver en Europe, non-seulement en étoient revenus, mais ils amenoient avec eux de nombreuses recrues de la Grèce, de la Macédoine et des pays voisins.

Alexandre envoya des cavaliers et des archers pour nettoyer la route d'Issus. Le soir il partit avec toute son armée, et vers minuit il prit possession des défilés de Syrie. Les troupes eurent alors quelque temps pour se reposer. Au point du jour l'armée se remit en marche, avant d'arriver à la rivière Pinare, sur le bord opposé de laquelle l'ennemi s'étoit campé; les Macédoniens s'étoient formés en ordre de bataille; Alexandre étoit à l'aile droite et Parménion à l'aile gauche. Ils continuèrent d'avancer jusqu'à ce que leur droite fût appuyée sur une montagne, et leur gauche sur la mer.

Darius informé de l'approche de l'ennemi, détacha un corps de cinquante mille hommes de cavalerie et d'infanterie légère pour garder les bords du Pinare, afin que le reste eût de la place pour se former sans confusion. Ses mercenaires grecs, au nombre de trente mille, furent placés vis-à-vis de la phalange macédonienne. Les Grecs furent flanqués de chaque côté par un nombre double de barbares pesamment armés; la nature du terrain ne permettoit pas de ranger de front un plus grand nombre de troupes; un corps de vingt mille hommes fut placé en observation du côté de la montagne qui protégeoit la droite d'Alexandre. Le reste des barbares furent rangés derrière la première ligne, de manière à être plutôt nuisibles qu'utiles, car Darius n'étoit pas en état de conduire une machine aussi vaste.

Sa lâcheté lui fut encore plus fatale que son ignorance. Alexandre passa la rivière à la tête de ses troupes. Pendant long-temps, les Grecs attachés à la solde de la Perse, le disputèrent à la phalange macédonienne. Dans cette action désespérée, Ptolémée, fils de Séleucus, périt, ainsi que plusieurs autres officiers au nombre de cent vingt. Pendant ce temps-là, l'aile droite macédonienne ayant repoussé l'ennemi avec une perte immense, vint au secours de la gauche, et décida la victoire malgré l'obstination des mercenaires grecs; un corps de cavalerie perse se soutenoit encore contre la cavalerie thessalienne, et ne battit en retraite que lorsqu'on sut que Darius avoit pris la fuite.

La déroute des Perses fut complète. Ptolémée, fils de Lagus, dit que les fossés se trouvèrent comblés de leurs cadavres.

Leur perte fut de cent dix mille hommes.

Darius ne vit pas plutôt son aile gauche repoussée par Alexandre, qu'il prit la fuite sur son char, entouré de ses courtisans. La route se trouvant escarpée, il continua de se sauver à cheval, abandonnant son bouclier, son manteau et son arc, qui furent ramassés par les Macédoniens. Alexandre blessé à la cuisse [1], fut forcé par ce contre-temps à abandonner sa poursuite jusqu'à ce que les Grecs mercenaires fussent dispersés, et que la nuit eût facilité leur retraite.

On trouva dans le camp des Perses une multitude d'objets précieux,

1 Charès, cité par Plutarque, dit qu'Alexandre reçut cette blessure de la main de Darius; mais le silence du roi de Macédoine dans sa lettre à Antipater, où il parle de la bataille et de sa blessure, ne permet pas de croire à cette assertion. (*Note de l'Auteur.*)

mais seulement trois cents talents en argent, les trésors du roi ayant été portés avant la bataille dans la ville de Damas. Ce butin fut par la suite pris par Alexandre, qui fit dans le camp une capture encore plus précieuse, celle de la femme et des filles de Darius, de sa mère Sysigambis et de son fils encore enfant.

Dans un siècle où le mot de prisonnier de guerre étoit synonyme de celui d'esclave, Alexandre se comporta envers ces infortunés captifs avec la tendresse d'un père, mêlée du respect d'un fils. Tous les historiens ont loué sa noble retenue à l'égard de Statira, la plus belle femme de l'Orient. Les princesses supportèrent leurs malheurs avec patience; mais elles fondirent en larmes, quand un eunuque leur dit qu'il avoit vu le manteau de Darius dans les mains

[1] Environ 1,620,000 fr.

d'un soldat macédonien. Alexandre leur fit donner l'assurance que Darius vivoit encore. Le lendemain il les visita en personne, accompagné d'Héphestion, le plus cher de ses amis.

Sysigambis, suivant l'usage de l'Orient, voulut se prosterner aux pieds du vainqueur; mais ne connoissant point le roi, comme leur habillement étoit semblable, elle se tourna vers Héphestion; celui-ci ayant fait un pas en arrière, Sysigambis reconnut sa méprise, et en parut confondue. Vous ne vous trompiez pas, lui dit le roi, Héphestion est un autre Alexandre.

Jamais Alexandre ne fut plus véritablement grand qu'après la bataille d'Issus. La ville de Soli en Cilicie, quoique habitée par une colonie grecque, avoit montré un zèle ardent pour le parti de Darius.

Alexandre, pour punir ce défaut de patriotisme avoit imposé à la ville une forte contribution, mais il lui en fit la remise après la victoire. Il renvoya aussi les Athéniens pris à la bataille du Granique, ce qu'il avoit d'abord refusé avec opiniâtreté. A Damas, plusieurs ambassadeurs grecs se trouvèrent au nombre des prisonniers; Alexandre ordonna qu'on les amenât en sa présence. Il mit sur-le-champ en liberté les Thébains, Thessaliscus et Dionysodore, disant que les Thébains étoient excusables après les désastres qu'ils avoient éprouvés, d'avoir des liaisons avec Darius, et tout autre prince de qui ils pouvoient espérer des secours. Il traita Iphicrate, Athénien, avec les égards dus à son pays et à son père. Le Spartiate Euthyclès fut le seul qu'il retînt captif, parce que Lacédémone avoit refusé l'amitié de la Macédoine; ce-

pendant sa clémence augmentant avec sa prospérité, il rendit par la suite la liberté à Euthyclès.

CHAPITRE XI.

Siége de Tyr et de Gaza. Conquête de l'Egypte. Fondation d'Alexandrie. Le roi de Macédoine visite le temple de Jupiter Ammon. Entrée en Assyrie. Bataille de Gaugaméla ou d'Arbelles. Mort de Darius.

Dans la fuite précipitée à travers les défilés de l'Amanus, Darius fut rejoint par environ quatre mille hommes, la plupart Grecs. Avec cette foible escorte, il se rendit en toute hâte à Sochos, se dirigea vers l'est, et traversa l'Euphrate à Thapsaque, afin de mettre ce fleuve entre lui et l'ennemi.

Alexandre, dans un conseil de guerre avec ses généraux, déclara qu'il regardoit comme une grande imprudence, d'essayer la conquête de Babylone, jusqu'à ce que l'on eût entièrement soumis les provinces maritimes, parce que s'il s'engageoit imprudemment dans la haute Asie, en laissant l'ennemi maître de la mer, la guerre pourroit se rallumer en Europe, où les Lacédémoniens étoient des ennemis déclarés et les Athéniens des amis douteux. Après avoir laissé des gouverneurs en Cilicie et en Cœlosyrie, il dirigea sa marche au sud vers la côte de Phénicie.

Les villes d'Aradus, Marathus et Sidon [1], se rendirent sans coup fé-

1 J'omets l'histoire d'Abdolonyme qu'Alexandre éleva de l'humble condition de jardinier, à la dignité de roi, les uns disent de Sidon, les autres de Tyr, et d'autres de Pa-

rir. Les Tyriens firent leur soumission par une ambassade dont étoit membre le fils de leur roi Azelmicus, qui s'étoit embarqué avec Autophradate, sur la flotte de Perse. Alexandre les chargea d'annoncer à leurs compatriotes, que bientôt il entreroit dans Tyr, et y feroit un sacrifice à Hercule.

Dans ce moment critique, les Tyriens montrèrent autant de fermeté que de prudence; une seconde ambassade assura Alexandre de leur respect, mais lui communiqua en même temps leur ferme résolution de ne recevoir, dans leurs murs, ni les Perses, ni les Macédoniens.

Les richesses que leur procuroit le commerce, sembloit soutenir le courage des Tyriens au lieu de

phos. Au milieu de telles contradictions, le silence d'Arrien me semble un exemple bon à imiter. (*Note de l'Auteur.*)

l'énerver. Leur ville, qui, dans le langage pompeux de l'Orient, étoit appelée fille aînée de Sidon, avoit eu long-temps l'empire de la mer. Le coquillage qui donnoit la pourpre, et que l'on trouvoit en abondance sur leurs côtes, étoit pour eux un article considérable de négoce : les Tyriens avoient l'avantage de fournir l'habillement des princes et de tous les premiers magistrats des pays civilisés.

Tyr étoit séparé du continent, par un bras de mer, large de huit à neuf cents toises. Ses murailles avoient plus de cent pieds de hauteur, et six lieues de circonférence. La commodité de la situation, l'excellence du port, et l'industrie de ses habitans, en faisoient la capitale du monde commercial. Les magasins étoient remplis de munitions ; la ville étoit peuplée de toutes sortes

d'ouvriers en pierre, en bois et en fer.

Malgré la force de cette ville, Alexandre se détermina à en faire le siége [1]; sa première opération fut d'élever un môle de la terre-ferme aux remparts de Tyr, dans un endroit où la mer avoit trois brasses de profondeur. La nécessité de cette mesure venoit de l'imperfection des machines que les anciens employoient pour abattre les murailles, et qui ne pouvoient avoir d'effet qu'à de petites distances.

Du côté du continent, l'ouvrage s'avança avec rapidité; mais, lorsque les Macédoniens s'approchèrent de la ville, ils furent embarrassés par la profondeur de l'eau, et incommodés par les javelots et autres armes missiles, qu'on lançoit du haut des remparts. D'ailleurs, les Tyriens,

[1] L'an 332 avant J. C.

maîtres de la mer, inquiétoient les travailleurs du haut de leurs galères.

Pour repousser ces attaques, Alexandre éleva, à l'extrémité du môle, deux tours de bois, sur lesquelles il plaça ses machines, et qu'il couvrit de cuirs pour résister aux flèches enflammées et aux brûlots des ennemis. Le génie de ses adversaires rendit cet expédient inutile; ils remplirent un grand vaisseau de branches sèches, de poix, de soufre et autres combustibles; ils élevèrent, du côté de la proue, deux mâts, dont chacun avoit une double vergue, auxquels étoient suspendues des chaudières remplies de matières inflammables. Ce brûlot partit par un vent favorable, et fut conduit à la remorque par deux galères. Quand il fut près du môle, les rameurs y mirent le feu et se sauvèrent à la nage. Les constructions des Macédoniens fu-

rent bientôt enflammées. L'ennemi, monté sur des bateaux armés, empêcha qu'on n'éteignît l'incendie, et le fruit de plusieurs semaines de travail fut, dans un instant, réduit en cendres.

Alexandre avoit trop de persévérance pour se laisser abattre par de pareils contre-temps ; il fit construire de nouvelles machines, et élever un nouveau môle plus fort et plus large que le précédent. Les ruines de l'ancienne Tyr, fournirent une quantité suffisante de matériaux ; on apporta du bois de l'Anti-Liban.

Il paroît qu'une horde d'Arabes ayant troublé les Macédoniens pendant le siége, fut vivement repoussée par eux : c'est ce qui a donné lieu au conte ridicule qu'Alexandre fit la conquête de l'Arabie.

Enfin, le môle fut terminé, et les machines se trouvèrent prêtes à

jouer. L'arrivée de quatre mille hommes du Péloponnèse fut un renfort précieux pour le roi de Macédoine. Vers le même temps, les flottes des puissances maritimes qu'il avoit subjuguées, vinrent lui offrir leur assistance dans une entreprise dont il ne pouvoit guère espérer un succès complet, tant que les Tyriens seroient maîtres de la mer. Les escadres de l'Asie mineure furent grossies par les forces navales de Rhodes et de Chypre. La flotte d'Alexandre se trouva monter à deux cent vingt bâtimens, de sorte que les Tyriens qui, jusqu'alors, avoient continué de tenir la mer, cherchèrent un refuge dans l'enceinte de leurs ports.

Mais ces insulaires intrépides, quoiqu'ils eussent assez de prudence pour éviter un combat inégal, n'avoient perdu ni leur activité, ni leur

courage; les galères sur lesquelles on dressoit les machines, étoient assaillies d'une pluie continuelle de flèches enflammées. Les Tyriens avoient roulé dans l'eau, sur les bords de la mer, d'énormes quartiers de rochers qui les rendoient inaccessibles aux navires; des bâtimens couverts s'approchoient et coupoient les cables des galères macédoniennes. Alexandre fit soutenir ses travailleurs par une escadre : il n'en fut pas plus avancé; les insulaires, habiles plongeurs, venoient sous l'eau couper les cables, et les bâtimens s'en alloient à la dérive. Il fallut employer des chaînes de fer au lieu de cordes; alors les galères purent rester sur leurs ancres; on enleva la barrière de roches, et on se mit à battre les murailles.

Dans cette extrémité, les Tyriens attaquèrent l'escadre de Chypre,

stationnée à l'embouchure du port, vis-à-vis de Sidon. La victoire fut vivement disputée. Les Tyriens furent d'abord vainqueurs et coulèrent bas plusieurs bâtimens ennemis; mais Alexandre ayant fait avancer d'autres vaisseaux, les Tyriens furent coupés. Les hommes se sauvèrent à la nage; très-peu de leurs vaisseaux s'échappèrent.

Ce combat naval décida du sort de Tyr [1]. Pendant deux jours d'assaut consécutifs, les assiégeans montrèrent un courage héroïque, les assiégés, la fureur du désespoir. Du haut de leurs tours, égales en hauteur aux murailles, les Grecs et les Macédoniens, combattoient corps à corps contre l'ennemi. Au moyen de ponts que l'on plaçoit dans l'intervalle, les plus braves péné-

1 Au mois de juillet de la même année.

troient quelquefois jusques sur les remparts.

Les Tyriens repoussoient les assaillans avec des crocs et des grappins de fer ; ils versoient sur ceux qui montoient à l'escalade, du sable tout rouge, qui les brûloit jusqu'aux os. La vigueur de l'attaque étoit balancée par celle de la résistance. Le choc des béliers étoit amorti par des pièces de cuirs et des couvertures de laines ; toutes les fois qu'il se faisoit une ouverture, les plus braves combattans venoient défendre la brèche.

Le troisième jour, on continua de battre les murailles ; la flotte, divisée en deux escadres, attaqua les deux embouchures du port. Une large brèche ayant été pratiquée, Alexandre fit retirer les vaisseaux qui portoient les béliers, et en fit avancer d'autres, sur lesquels étoient dressées des échelles, afin que ses

soldats pussent entrer par dessus les décombres. Les peltastes, commandés par Admète, montèrent les premiers à l'assaut. Leur brave chef fut tué d'un coup de lance ; mais Alexandre marcha aussitôt avec la troupe royale des compagnons.

En même temps l'escadre phénicienne força le passage de la rade extérieure qu'on nommoit port d'Egypte, l'escadre de Chypre entra dans le intérieur ou de Sidon.

Les habitans de la ville se rallièrent encore après la prise de leurs remparts, et se préparèrent à se défendre. La longueur du siége, et encore plus la cruauté des Tyriens qui avoient massacré les équipages de plusieurs navires sidoniens, et en avoient jeté les cadavres dans la mer, à la vue de l'armée macédonienne, excitoient l'indignation d'Alexandre, et enflammoient le courage des vain-

queurs. Huit mille Tyriens furent égorgés, trente mille réduits en servitude.

Quinte-Curce dit que quinze mille Tyriens furent sauvés par leurs frères de Sidon, qui les embarquèrent secrètement sur leurs vaisseaux, et les transportèrent dans leur ville.

Les principaux magistrats et quelques Carthaginois qui étoient venus adorer les dieux de leur mère-patrie, s'étant réfugiés dans le temple de Baal que les Grecs appeloient Hercule, durent la vie à la clémence ou à la piété d'Alexandre, qui avoit perdu quatre cents hommes dans ce siège opiniâtre de sept mois.

La conquête de la Phénicie, fut suivie de celle de la province voisine de Judée. Maître de Tyr, Alexandre marcha sur Jérusalem; le grand prêtre Jaddus, suivi de tous les prêtres et du peuple, alla à la ren-

contre du conquérant et lui fit sa soumission. Alexandre entra dans Jérusalem et y sacrifia ; après quoi il accorda quelques priviléges aux Juifs et continua sa route vers Gaza[1].

Quoi qu'il en soit, en se rendant

[1] Ce récit est tiré de l'historien Josèphe qui l'accompagne de quelques circonstances merveilleuses. Beaucoup de critiques, parmi lesquels se range Gillies, le rejettent comme inventé par la vanité de cet écrivain. Ils se fondent sur l'inutilité de cette marche d'Alexandre et sur le silence des autres historiens. Mais Jérusalem, ville de 120,000 habitans, devoit au moins exciter la curiosité d'Alexandre. Le mépris que les Grecs avoient pour les Juifs, explique le silence des historiens ; mais Alexandre compte la Judée parmi les provinces qu'il a conquises, dans un discours qu'Arrien lui fait tenir. D'ailleurs, il y a dans Justin et Quinte-Curce, deux passages qui paroissent se rapporter à cette marche du roi avec une partie de son armée. Toutes ces raisons sont développées dans l'ouvrage de M. de Sainte-Croix ; Examen critique des anc. historiens d'Alexandre-le-Grand, deuxième édition.

en Egypte, les progrès du conquérant furent retardés par la forte place de Gaza, située sur une haute montagne près des confins du désert d'Arabie. Cette ville à moins d'une lieue de la mer, et entourée de marais qui la rendoient inaccessible, étoit défendue par un fidèle serviteur de Darius, l'eunuque Bétys, qui avoit renforcé sa garnison d'un corps d'Arabes mercenaires, et y avoit rassemblé des magasins immenses.

Les ingénieurs macédoniens déclarèrent que Gaza étoit inexpugnable; mais Alexandre ne voulant pas laisser derrière lui une place de cette importance, fit élever un rempart sur le côté méridional des murailles qui paroissoit le plus foible : lorsque les machines furent dressées, la garnison fit une sortie furieuse et les livra aux flammes. Il fallut toute la présence d'esprit du roi pour sauver

le rempart, et empêcher la défaite totale des Macédoniens.

Averti par un augure, le roi s'étoit tenu jusques-là hors de la portée des traits de l'ennemi [1], mais le danger de ses soldats lui fit oublier le présage; bientôt un dard lancé par une catapulte perça son bouclier, sa cuirasse, et le blessa à l'épaule.

Cependant, les machines qu'il avoit fait jouer au siége de Tyr, arrivèrent par mer. Une circonvallation d'une hauteur et d'une largeur incroyable [2] fut élevée autour de la ville; les Macédoniens dressèrent leurs bé-

1 Tandis qu'Alexandre célébroit un sacrifice, un oiseau de proie laissa tomber une pierre sur sa tête. Aristandre, le devin, annonça que ce prodige signifioit que la ville seroit prise, mais que le roi courroit des dangers pendant le siége. (*Note de l'auteur.*)

2 Deux stades, c'est-à-dire 189 toises de largeur et 250 pieds de hauteur; mais il y a dans le texte d'Arrien une erreur grossière et évidente. (*Idem.*)

liers, des mineurs sappèrent le fondement des murailles, on fit plusieurs brèches, et la ville fut enfin prise d'assaut.

Les habitans combattirent encore, et, sans perdre un pouce de terrein, ils périrent tous jusqu'au dernier. Les femmes et les enfans furent faits esclaves, et Gaza repeuplée aux dépens du territoire voisin, servit de place d'armes pour arrêter les incursions des Arabes.

La résistance obstinée d'une forteresse obscure, telle que Gaza, contraste singulièrement avec la prompte soumission du fameux royaume d'Egypte [1]. En sept jours de marche, Alexandre arriva au port de Péluse, où il avoit d'abord envoyé sa flotte avec ordre d'examiner les côtes, les lacs et les rivières. Sa victoire décisive d'Issus, la fuite honteuse du roi de Perse, la conquête récente de la

[1] L'an 332 avant J. C.

Syrie et de la Phénicie, et l'état sans défense où se trouvoit alors l'Egypte (car Mazacès, satrape de cette vaste province n'avoit point de soldats perses et presque point de troupes régulières) lui ouvrirent un passage facile jusqu'à l'opulente capitale de Memphis.

Alexandre y fut reçu comme un souverain, et fut immédiatement reconnu tel par toute une nation, accoutumée depuis long-temps à passer d'une servitude à l'autre, toujours prête à obéir à la première sommation d'un conquérant, toujours disposée à le trahir pour un nouveau maître. Le roi de Macédoine reconnoissant, sacrifia à Memphis aux dieux d'Egypte, il fit exécuter par ses Grecs des jeux gymnastiques et autres. Après avoir laissé des garnisons suffisantes à Memphis et à Péluse, il s'embarqua avec le reste de l'armée, et suivit le Nil jusqu'à Canope.

Il trouva matière à exercer sa politique dans un pays qui ne lui donnoit aucune carrière pour exercer sa valeur. Incessamment occupé, non-seulement d'étendre ses conquêtes, mais de les rendre utiles, son œil pénétrant aperçut ce que la sagesse si vantée de l'Egypte n'avoit jamais pu découvrir.

L'inspection des côtes de la Méditerranée, de la mer Rouge, du lac Maréotis, et des diverses branches du Nil, lui firent naître le dessein de fonder une ville dans une position extrêmement avantageuse. Il en traça lui-même le plan, et dans l'espace de vingt ans Alexandrie s'éleva à un rang distingué parmi les villes de l'Egypte et de l'Orient. Elle continua pendant les siècles suivans à être le principal nœud de l'union, le siége de la correspondance et du commerce des nations civilisées du levant.

En Egypte Alexandre conçut l'idée de faire un voyage sur la côte méridionale de la Méditerranée, afin de visiter le temple révéré, et de consulter l'oracle de Jupiter Ammon. Ce sanctuaire étoit situé dans un de ces districts cultivés, nommés Oasis, de deux lieues de diamètre, à environ dix sept lieues de la mer, et qui présentoit une perspective ravissante au milieu des déserts sablonneux de la Lybie.

L'oracle de Jupiter Ammon jouissoit parmi les nations africaines et asiatiques de la même autorité que celui de Delphes a eue si long-temps en Grèce ; la conquête de l'Orient n'eût peut-être pas été aussi facile pour Alexandre, s'il ne se fût pas procuré la sanction de ce dieu.

Il prit un long circuit pour y arriver ; ses superstitieux contemporains crurent qu'il avoit été dirigé dans sa marche par des corbeaux et

des serpens. Au surplus, sans qu'il soit besoin de supposer un miracle, il n'est pas impossible que l'instinct de ces animaux lui ait servi à se diriger dans un désert où il n'y avoit point de chemin frayé, vers un lieu fertile, bien pourvu d'eau, planté d'oliviers et orné de riantes prairies.

La fontaine d'où dérivoit cette fécondité n'étoit pas la moindre curiosité du lieu. Elle étoit à midi extrêmement froide et chaude à minuit, elle passoit régulièrement dans l'intervalle par les degrés de température intermédiaires. Le pays voisin produisoit un sel fossile, que l'on trouve souvent par longues pièces oblongues, aussi claires que le cristal. Les prêtres de Jupiter Ammon renfermoient de ce sel dans des boîtes de palmier, et ils en faisoient présent aux rois et autres personnages illustres; on le regardoit comme

plus pur que celui tiré de l'évaporation des eaux de la mer, et les personnes recherchées dans leur piété le préféroient pour les sacrifices.

Alexandre consulta l'oracle, et reçut une réponse satisfaisante. Le prêtre qui desservoit le temple, voulut lui donner le nom affectueux de παιδίον, *mon fils*; mais ne connoissant pas assez la langue grecque, il prononça παι Διος, *fils de Jupiter*. Ce fut sur ce misérable équivoque que furent fondées les prétentions d'Alexandre à la divinité.

Le roi retourna ensuite à Memphis pour terminer les affaires d'Egypte. Les habitans de cette contrée recouvrèrent la jouissance de leur religion et de leurs lois anciennes. Deux Egyptiens furent chargés du gouvernement civil, mais Alexandre donna prudemment le commandement des principales garnisons à des amis sûrs.

Les Macédoniens étoient dès lors maîtres de toute l'Asie-mineure, de la Syrie et de l'Egypte, pays qui formoient anciennement le siége des arts et de l'empire du monde, et qui constituent aujourd'hui la force et le centre des possessions ottomanes; mais Darius (après avoir perdu tout espoir de traiter avec un vainqueur qui exigeoit une soumission sans réserve à sa clémence,) trouvoit encore des ressources dans les provinces appelées Schirvan, Ghilan, Korasan, et dans l'immense étendue de territoire, entre la mer Caspienne et le Iaxartès. Non-seulement les sujets de l'empire, mais les tribus indépendantes de ces régions reculées, obéirent avec joie à l'appel de leur souverain. Des troupes inondoient la plaine fertile d'Assyrie, et portoient l'armée de Darius beaucoup au delà de ce qu'elle avoit jamais été.

Sur ces entrefaites, Alexandre ayant reçu de Grèce, de Macédoine et de Thrace des renforts considérables [1], continua sa route à l'est de de la Phénicie, passa l'Euphrate à Thapsaque, suspendit hardiment par une digue le cours rapide du Tigre, et courut au devant de l'ennemi en Assyrie. Darius avoit établi son camp dans la plaine arrosée par le Bumadus, près du petit village de Gaugaméla; mais la célèbre bataille qui décida du sort de l'Orient, tira son nom d'Arbelles, ville de la même province, à vingt lieues de distance de la première, plus connue, et ayant, comme dit Arrien, un nom plus facile à prononcer.

Quatre jours après le passage du Tigre, Alexandre fut informé de l'approche de plusieurs corps ennemis. Les premiers prisonniers lui donnè-

[1] L'an 331 avant J. C.

rent une idée alarmante des forces de Darius, campé à quelques journées de marche. Les uns disoient qu'il avoit un million de fantassins, quarante mille chevaux, deux cents chariots armés, et quinze éléphants venus des bords orientaux de l'Indus. D'autres mettoient dans leur exagération (si c'en étoit une) plus de modération et de vraisemblance; ils réduisoient l'infanterie de Darius à six cent mille hommes; mais ils élevoient à cent quarante cinq mille celui de la cavalerie. Tous s'accordoient au surplus à dire que l'armée étoit infiniment plus nombreuse, et composée de nations plus guerrières que celle qui avoit combattu à Issus.

Alexandre ne témoigna aucune surprise en recevant ces renseignemens. Il fit halte pendant quatre jours pour donner à ses gens le temps de se reposer. Il laissa dans un camp

bien retranché les malades et les bagages. Le soir du quatrième jour, il se disposa à marcher contre l'ennemi avec les forces effectives de son armée, qui montoient, dit-on, à quarante mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux, lesquels ne portoient autre chose que des vivres et des armes. La marche commença à la seconde veille de la nuit, afin que les Macédoniens, après avoir décidé la bataille dès le matin, eussent un jour entier pour recueillir les fruits de la victoire; mais des circonstances imprévues forcèrent d'attendre jusqu'au jour. Alexandre assembla ses capitaines, et leur fit une courte harangue, et les soldats, ayant la confiance de la victoire, attendirent avec impatience l'heure du combat.

Darius de son côté prépara ses gens au combat; malgré l'immense étendue de la plaine, il fût obligé

de resserrer son front de bataille, et de l'étendre sur deux lignes, dont chacune étoit extrêmement profonde. Suivant la coutume des Perses, le roi occupoit le centre de la première ligne : il étoit entouré des princes du sang, des grands officiers de sa cour, de ses gardes à cheval et à pied, montant à quinze mille hommes d'élite. Ces troupes brillantes qui sembloient plus propres à figurer à une parade qu'à un combat, étoient soutenues sur les flancs par des mercenaires Grecs, et autres bataillons d'un courage éprouvé. L'aile droite consistoit en Mèdes, Parthes, Hyrcaniens et Saces ; la gauche étoit occupée par les Bactriens, les Perses et les Cardouques. Ces diverses nations étoient armées chacune à leur manière, d'épées, de lances, de massues et de haches; tandis que la cavalerie et l'infanterie de chaque division

étoient mêlées confusément, plutôt par l'effet du hasard que de la réflexion.

Les chariots armés de faux étoient en avant de la première ligne, dont le centre étoit en outre défendu par les éléphans. Des escadrons choisis de cavalerie scythe, bactrienne ou cappadocienne, voltigeoient sur les ailes, prêts à engager l'action, ou, après qu'elle seroit commencée, à attaquer l'ennemi en flanc ou sur les derrières.

L'arrivée prompte et inattendue des Macédoniens, ne donna pas le temps à Darius de fortifier l'enceinte immense de son camp; et comme il redoutoit une attaque nocturne d'ennemis qui souvent cachoient leurs projets dans les ténèbres, il ordonna à ses gens de rester toute la nuit sous les armes. Cette mesure inusitée, le morne silence

qui régnoit, la longueur et les tourmens de l'attente, la fatigue et l'absence du sommeil découragèrent toute l'armée, et doublèrent la terreur de ceux qui avoient été témoins des déplorables défaites du Granique et d'Issus.

Au point du jour, Alexandre disposa ses troupes de la manière que l'exigeoient la supériorité du nombre et la profondeur des colonnes ennemies. Son principal corps consistoit en deux phalanges de soldats pesamment armés, s'élevant chacune à environ seize mille hommes. La plus grande partie en étoit rangée sur une seule ligne, derrière laquelle il plaça les hoplites renforcés par les peltastes, avec ordre à la seconde ligne, lorsque les extrémités des ailes de l'armée ennemie se prépareroient à attaquer les flancs et les derrières de la première ligne,

de se développer pour les repousser. La cavalerie et l'infanterie légère étoient distribuées sur les ailes de telle façon, que, tandis qu'une partie résisteroit aux Perses de front, l'autre, en tournant seulement à droite ou à gauche, pourroit les prendre en flanc. Des archers habiles et des lanceurs de javelots étoient placés à des intervalles convenables, afin d'arrêter l'irruption des chars qui ne pouvoient manquer de devenir inutiles, dès que leurs conducteurs ou leurs chevaux seroient tués.

Après avoir ainsi arrangé les parties isolées, Alexandre avec non moins de jugement, dirigea l'ensemble de son armée dans une direction oblique vers la gauche de l'ennemi; manœuvre qui mettoit les Macédoniens en état de ne pas attaquer à la fois un nombre trop supérieur. Lorsque ses bataillons avan-

cés quoique très-près de l'ennemi, s'étendoient encore vers la droite; Darius étendit aussi sa gauche jusqu'à ce que craignant que par cette manœuvre on ne l'attirât insensiblement hors de la plaine, il ordonna aux escadrons scythes de charger. Alexandre détacha contr'eux un corps de cavalerie. Dans le combat qui s'ensuivit, les deux partis reçurent successivement des renforts; enfin, les barbares furent battus. Les chars partirent alors avec impétuosité, mais les précautions prises par Alexandre empêchèrent qu'ils ne fissent de mal.

Darius fit mouvoir son principal corps de bataille, mais avec si peu d'ordre que la cavalerie mêlée d'abord avec l'infanterie, laissa dans la ligne un vide que les généraux perses n'eurent pas le temps ou l'adresse de remplir. Alexandre saisit ce mo-

ment décisif, et pénétra dans le vide avec ses escadrons rangés en forme de coin ; il fut suivi par les sections les plus voisines de la phalange, qui marcha en jetant de grands cris, comme s'il eût été question de poursuivre un ennemi en déroute. Dans cette partie du champ de bataille, la victoire ne fut pas long-temps douteuse ; les barbares lâchèrent pied après une foible résistance, et le lâche Darius fut des premiers qui prirent la fuite.

Cependant la bataille n'étoit pas encore décidée. Les divisions les plus éloignées de la phalange, apprenant que l'aile gauche commandée par Parménion étoit en danger, n'avoient pas immédiatement suivi Alexandre. Il se trouva par conséquent dans les rangs macédoniens un vide, par lequel plusieurs escadrons de cavalerie perse et indienne

pénétrèrent avec célérité, et marchèrent vers le camp ennemi.

Ce fut alors qu'Alexandre recueillit les fruits de l'ordre de bataille qu'il avoit combiné avec tant de sagesse. Les hoplites et les peltastes qu'il avoit rangés derrière la phalange, faisant une évolution rapide, attaquèrent la cavalerie des barbares, déjà embarrassée au milieu des bagages; l'ennemi ainsi surpris fut détruit ou mis en fuite.

L'échec éprouvé par l'aile gauche empêcha Alexandre de poursuivre Darius. En marchant contre la droite de l'ennemi, il rencontra la cavalerie parthe, indienne et perse, qui se battoit avec intrépidité. Soixante des *compagnons* furent tués; Héphestion, Cœnus et Ménidas furent blessés. Après avoir dissipé cette nuée de cavalerie, Alexandre se disposa à attaquer l'infanterie de cette même

aile; mais la cavalerie thessalienne avoit déjà remporté un avantage signalé; il ne restoit plus qu'à poursuivre les fuyards, et tirer tout le parti possible de la victoire.

Suivant les relations les moins extravagantes, Alexandre n'ayant perdu que cinq cents hommes, tua quarante mille barbares [1], qui

[1] Dans les batailles des Grecs et des Romains, l'extraordinaire disproportion entre le nombre des hommes tués de part et d'autre, résultoit nécessairement de la nature de leurs armes. Les armes principales n'étant point missiles, mais manuelles, les armées ne pouvoient commencer à agir qu'après s'être approchées assez pour qu'il ne restât plus aux vaincus aucune possibilité de retraite. Dans les temps modernes l'usage des armes à feu (qui souvent rend l'action elle-même plus sanglante) fournit aux vaincus une foule de moyens d'effectuer leur retraite avec sûreté. C'est sous ce rapport qu'on peut dire que l'invention de la poudre à canon a ménagé l'effusion du sang humain.

(*Note de l'Auteur.*)

depuis ce temps-là ne se réunirent jamais en assez grandes multitudes, pour lui disputer la domination de l'Orient. Les provinces inestimables de la Babylonie, de la Suziane, de la Perside furent le prix de sa valeur et de son génie. Alexandre n'étoit pas encore au faîte de la fortune, mais il étoit au faîte de la gloire. L'incendie du palais superbe de Persépolis par représailles des ravages que Xerxès avoit commis en Grèce, fut la première preuve des excès dans lesquels le jeta l'insolence de la prospérité. Ce qu'on dit de plus favorable au sujet de cet événement, ce fut que dans l'aveuglement de la rage, il oublia qu'il détruisoit son propre palais et non celui de son adversaire.

La nécessité de mettre l'ordre dans des conquêtes si importantes et si prodigieuses, et de soumettre les

belliqueux Uxiens, ces montagnards indépendans, qui habitant les frontières occidentales de la Perse, avoient toujours bravé la puissance du grand roi; avoient empêché Alexandre de poursuivre Darius avec acharnement. Après sa défaite, ce malheureux prince s'enfuit précipitamment en Médie par les montagnes d'Arménie. Ayant rassemblé les débris de son armée, au nombre de plusieurs milliers de barbares et de quinze cents mercenaires grecs, il se proposoit d'établir sa cour au centre de la Médie, si Alexandre restoit à Suze ou à Babylone; mais dans le cas où il seroit poursuivi par les vainqueurs; il étoit décidé à s'avancer à l'est, à travers le pays des Parthes et l'Hyrcanie, dans la province de Bactriane, et de dévaster le pays intermédiaire, afin de mettre un désert entre lui et les Macédoniens.

En conséquence, il envoya du côté de la mer Caspienne les chars où étoient les femmes, les objets d'agrémens et de luxe qui pouvoient adoucir son infortune, et il resta en personne à Ecbatane avec son armée.

Lorsqu'Alexandre fut instruit de ces dispositions, il marcha en Médie; chemin faisant il soumit la Parétacène, et arriva en trois jours à la capitale de la Médie, où il fut rejoint par Bistane, fils d'Ochus, le prédécesseur de Darius [1].

Ce prince l'informa que le roi s'étoit enfui cinq jours auparavant accompagné de trois mille chevaux et de six mille hommes d'infanterie.

Alexandre entra aussitôt dans Ec-

[1] Arrien parle d'Ochus comme s'il eût été le prédécesseur immédiat de Darius lui-même; il passe sous silence le règne très-court d'Arsès, fils d'Ochus, qui fut empoisonné peu de temps après son père, par l'eunuque Bagoas. (*Note de l'Auteur.*)

batane, où il déposa ses trésors, et laissa une forte garnison. Ce fut aussi dans cette ville qu'il renvoya sa cavalerie thessalienne et plusieurs escadrons auxiliaires, et leur paya, outre l'arriéré de leur solde, une gratification de deux mille talens [1]. Un grand nombre, cependant, qui préféroient la gloire de servir sous ses drapeaux, à la joie de revoir leur patrie, obtinrent la permission de contracter un nouvel engagement.

Un détachement considérable sous les ordres de Parménion, fut envoyé en Hyrcanie. Cœnus qui étoit resté long-temps malade à Suze, eut ordre de se rendre avec toute la diligence possible dans le pays des Parthes, tandis que le roi à la tête d'un autre corps d'armée, se mit avec une vîtesse incroyable à la poursuite de Darius.

[1] Environ 10,800,000 francs.

Après avoir passé les portes (pyles) caspiennes, il vit venir au devant de lui Bagistane, Babylonien d'un rang distingué, lequel l'informa que Bessus, gouverneur de la Bactriane, de concert avec Satibarzane, officier supérieur dans la cavalerie, et Barzaentès, satrape des Dranges et des Arachotes barbares, avoient résolu de ne plus reconnoître un prince qui n'étoit plus en état de se faire craindre.

Alexandre, d'après cette nouvelle, jugea que la célérité étoit nécessaire plus que jamais. Il partit avec des bataillons d'élite, portant des vivres pour deux jours. En deux journées de marche, il arriva au camp dont Bagistane avoit déserté. Quelques partis ennemis lui apprirent que Darius avoit été arrêté et chargé de fers; qu'on le conduisoit prisonnier dans son propre char; que Bessus s'étoit arrogé les honneurs de la

royauté ; que tous les barbares (excepté Artabaze et ses fils) avoient déjà reconnu l'usurpateur ; que les Grecs mercenaires avoient conservé une fidélité inviolable, mais que n'ayant pas la force de s'opposer au crime que l'on commettoit, ils s'étoient retirés du camp, et avoient cherché un refuge dans les montagnes.

Alexandre apprit en outre que s'il poursuivoit Bessus et ses associés, leur intention étoit de faire sa paix avec lui, en lui livrant Darius ; mais que, s'il cessoit ses poursuites, ils étoient résolus à rassembler des troupes et à se partager les provinces orientales de l'empire.

D'après ses informations [1], le roi de Macédoine marcha toute la nuit, et le lendemain jusqu'à minuit, avec la plus grande diligence, mais sans pouvoir atteindre l'ennemi. En con-

[1] L'an 330 avant J. C.

séquence, il fit démonter cinq cents de ses cavaliers, fit monter à cheval les plus braves de ses fantassins, armés de toutes pièces; puis ayant ordonné à Attale et Nicanor de suivre le grand chemin qu'avoit pris Bessus, il s'avança en personne avec son corps d'élite par un chemin plus court, qui étoit presque désert et entièrement dépourvu d'eau. Les naturels du pays lui servirent de guides; depuis le commencement de la nuit jusqu'au point du jour, il avoit parcouru près de seize lieues, lorsqu'il découvrit l'ennemi qui fuyoit en désordre et sans armes.

Satibarzane et Barzaentes, sans doute afin d'assurer leur retraite, eurent la lâcheté de poignarder Darius; puis ils continuèrent de fuir avec Bessus, accompagnés de six cents chevaux. Malgré la célérité d'Alexandre, l'infortuné Darius ex-

pira avant que son vainqueur pût arriver jusqu'à lui.

Telle est la simple relation d'Arrien. Les fictions que racontent Plutarque, Quinte-Curce et Justin se contredisent mutuellement, et décèlent le désir d'offrir un contraste piquant entre l'ancienne élévation et l'humiliation de Darius. Il fut, dit Quinte-Curce, lié avec des chaînes d'or, et mis dans un tombereau plein de boue, couvert de cuir; sa harangue en faveur d'Alexandre seroit morale et pathétique, si elle n'étoit pas absolument invraisemblable.

Darius fut le dernier roi de la maison d'Hystaspes, et le dixième souverain depuis la monarchie fondée par Cyrus. Sa conduite prouve qu'il ne fut ni brave, ni prudent; mais il n'imita point l'injustice et la cruauté d'un trop grand nombre de ses prédécesseurs.

Dans cette occasion, Alexandre montra beaucoup de sensibilité, de respect pour le malheur, d'estime pour les sujets fidèles et d'horreur pour les traîtres. Il donna ordre que le corps de Darius fût transporté en Perse, et déposé dans le monument funèbre des rois. Les enfans de ce malheureux prince furent traités avec la distinction qui appartenoit à leur naissance, et Barciné ou Statira, sa fille aînée, devint par la suite épouse d'Alexandre. Le pardon qu'il accorda aux Grecs mercenaires, en les prenant à son service, l'honorable réception qu'il fit à Artabaze et à ses enfans, étoient bien dignes du caractère d'un prince qui savoit reconnoître et récompenser le mérite de ses ennemis.

Alexandre poursuivit les meurtriers de Darius à travers les pays incultes des Ariens et des Zarangéens ou

Dranges; en deux jours il fit un voyage de six cents stades[1]. Après avoir reçu la soumission des villes d'Aornos et de Bactres, il passa l'Oxus, et apprit que Bessus qui avoit trahi son maître, avoit été trahi à son tour par Spitamènes. Le premier fut surpris par les Macédoniens, et fut traité avec une barbarie plus digne de ses crimes que convenable au caractère d'Alexandre.

CHAPITRE XII.

Guerre de Bactriane et de Scythie. Siége de la Roche Sogdienne. Prise de la Roche Chorienne.

SPITAMÈNE remplaça Bessus. Acharné à la poursuite de cet audacieux rebelle, Alexandre pénétra dans les

[1] Environ 75 lieues.

provinces vastes, mais peu connues d'Arie, de Bactriane, de Sogdiane, et autres divisions du Candahar, du Cuowaxenn et de la Buckarie d'aujourd'hui.

Les tribus septentrionales et indépendantes de cet immense pays, que leur vie pastorale disposoit singulièrement à la profession de guerriers, osèrent prendre les armes contre un vainqueur qui s'approchoit de leurs frontières, et dont le camp les tentoit par l'espoir d'un riche butin. La politique de Spitamènes enflamma leur courage, et anima leurs espérances.

Ces nations grossières et leur chef obscur, devinrent les plus terribles ennemis auxquels Alexandre eût eu affaire jusques-là. Quelquefois ils l'attaquèrent en rase campagne, et après une résistance opiniâtre, ils faisoient habilement leur retraite.

Quoique jamais vaincu, Alexandre paya souvent cher la victoire. Les Scythes surprirent plusieurs fois les postes avancés, et interceptèrent ses convois. La promptitude de leurs attaques n'étoit égalée que par la vîtesse de leur retraite. Le nombre, le courage, les stratagêmes, tout les rendoit formidables. Arrien dit que dans un de ces combats partiels, il n'échappa que quarante cavaliers macédoniens et trois cents hommes de pied. Quinte-Curce parle d'une autre action, après laquelle il fut défendu sous peine de mort de divulguer le nombre des hommes tués. Alexandre ne fut présent à aucune de ces affaires; mais dans une troisième bataille, les Macédoniens furent repoussés d'abord avec perte, le roi lui-même fut blessé d'une flèche, qui lui brisa la fibule, ou le petit os de la jambe. Cependant les Macé-

doniens se rallièrent, et défirent complètement l'ennemi.

Au surplus, l'intrépidité éclairée, l'inimitable discipline des Grecs et des Macédoniens l'emportèrent enfin sur les ruses et la fougue des barbares. Non content d'avoir repoussé ses ennemis, Alexandre passa le Iaxartes, et défit encore les Scythes sur la rive septentrionale de ce fleuve. Cette victoire suffisoit à sa gloire, des affaires plus urgentes le rappelèrent bientôt de cet affreux pays.

Les provinces entre la mer Caspienne et le Iaxartes se révoltèrent deux fois, et furent deux fois forcées à rentrer dans le devoir. Les barbares furent attaqués séparément, et successivement vaincus, leurs plus braves troupes furent mêlées peu à peu dans les rangs macédoniens. Alexandre voyant ses forces s'accroître continuellement, fut en état de contenir

des provinces aussi vastes en divisant son armée en cinq corps formidables, sous les ordres d'Héphestion, de Ptolémée, Perdiccas, Cœnus et de lui-même [1]. Cœnus qui partageoit le commandement de son corps avec le Perse Artabaze, attaqua Spitamènes près de Gabes, dans la Sogdiane, et le battit. Les Sogdiens et les Bactriens désertèrent leur infortuné général, et mirent bas les armes. Les Massagètes et autres Scythes ayant pillé le camp de leurs alliés, s'enfuirent avec Spitamènes dans le désert, mais sur la nouvelle que les Macédoniens alloient les poursuivre, ils assassinèrent ce chef actif et entreprenant, dont le courage méritoit un meilleur sort, et dans l'espoir de faire leur paix, ils envoyèrent sa tête au vainqueur.

Après la mort de Spitamènes,

[1] L'an 327 avant J. C.

l'ennemi ne fit plus à Alexandre en rase campagne qu'une foible résistance; mais dans les provinces de Sogdiane et de Parétacène, deux forteresses importantes, long-temps réputées imprenables, opposoient encore une barrière. Oxiarte, chef des insurgés bactriens, avoit placé dans la première sa femme et ses enfans. La place étoit sur une roche escarpée, presque inaccessible, et pourvue de vivres pour un long siége. Les neiges profondes qui l'entouroient en rendoient les abords difficiles, et fournissoient de l'eau à la garnison. Alexandre ayant sommé les Bactriens de se rendre, ils lui demandèrent avec dérision, s'il avoit amené avec lui des soldats aîlés: cette insolence piqua son orgueil; il résolut de se rendre maître de la place, à quelque prix que ce fût. Il en examina soigneusement la posi-

tion ; il promit une récompense de douze talens * à l'homme qui atteindroit le premier le haut du rocher ; le second, le troisième, ainsi de suite jusqu'au dixième, devoient recevoir une récompense proportionnée ; trois cents dariques étoient promis au dixième.

Enflammés par l'espoir d'un salaire aussi honorable que lucratif, trois cents hommes soigneusement choisis dans toute l'armée, furent pourvus de fortes cordes de lin, et de pitons de fer, dont on se servoit pour dresser les tentes. On leur donna aussi de petites pièces de toile, qui, jointes ensemble, pourroient servir de signal. Ainsi équipés, ils s'avancèrent vers la fin du jour du côté le plus escarpé du rocher, et par conséquent celui où l'on devoit le moins se tenir sur ses gardes. En

* Environ 64,800 fr.

fixant leurs pitons de fer dans la neige congelée, et en y attachant les cordes, ils gravirent insensiblement la montagne.

Trente hommes périrent dans cette entreprise extraordinaire, et furent ensevelis dans la neige : les autres aventuriers gagnèrent le sommet du rocher qui dominoit la forteresse. Le lendemain matin ils firent un signal, et furent reconnus par Alexandre. Le roi fit aussitôt sommer les assiégés de se rendre à ses soldats aîlés. Les barbares frémirent à ce spectacle. La terreur multiplia à leurs yeux le nombre des ennemis qu'ils crurent armés de toutes pièces : ils livrèrent leur forteresse à Alexandre.

Dans ce château obscur, et dont l'histoire n'a pas même conservé le nom, se trouvoit Roxane, fille d'Oxyarte, et qui passoit, après l'épouse de Darius, pour la plus belle

femme de l'Orient. Alexandre admira sa beauté et ses charmes; mais même dans l'effervescence de la jeunesse, et dans l'ivresse de sa prospérité, son esprit généreux dédaigna les droits cruels d'un vainqueur, justifiés cependant par les maximes de son siècle et de son pays. Avec une modération digne de l'élève d'Aristote, il ne voulut point abuser de sa captive, mais il l'éleva sur le trône, aimant mieux blesser les préjugés des Macédoniens que les lois de l'humanité.

Le roi apprit, tandis qu'il étoit encore en Bactriane, que les Parétaces avoient pris leurs armes, et qu'une foule de ses plus dangereux ennemis s'étoient enfermés dans la forteresse Chorienne, également située sur un rocher. Cette nouvelle le détermina à se rendre à la hâte dans le pays de Parétacène. La hauteur du

ocher qui étoit presque à pic de tous côtés, étoit de près d'une lieue ; il en avoit plus de sept de circonférence. Il étoit environné d'un fossé large et profond, à une telle distance de la base, que la garnison se trouvoit hors de la portée du trait.

Alexandre fit couper des sapins d'une grandeur prodigieuse, qui environnoient la montagne, et en fit construire des échelles à l'aide desquelles ses gens descendant dans le fossé, y élevèrent de distance en distance d'énormes monceaux ; les intervalles en furent couverts avec des claies d'osier garnies de terre. Toute l'armée fut employée à tour de rôle, nuit et jour.

Les barbares se moquèrent d'abord de ces travaux inutiles en apparence, mais les flèches macédoniennes répondirent à leurs insultes. Les Macédoniens à l'abri sous leurs

claies d'osier, firent pleuvoir sur les assiégés une grêle d'armes de trait, et les incommodèrent si fort, que ceux-ci demandèrent à capituler. En conséquence, Choriènes, gouverneur de la place, et qui lui avoit donné son nom, demanda à avoir une conférence avec Oxyarte, ce chef bactrien, qui, depuis la prise de sa femme et de ses enfans, s'étoit soumis à Alexandre.

Cette faveur lui ayant été accordée, Oxyarte l'engagea instamment à livrer la place et à se rendre lui-même, l'assurant de la bonté d'Alexandre, dont la conduite qu'il tenoit envers lui, étoit un exemple frappant, et il déclara qu'il n'y avoit point de place imprenable pour de telles troupes et un tel général. Choriènes suivit prudemment cet avis: sa prompte soumission lui mérita non-seulement le pardon, mais

l'amitié d'Alexandre, qui lui confia de nouveau le commandement de la forteresse et le gouvernement de la province. Les magasins considérables de blé, de viandes et de vin que les Parétaces y avoient assemblés pour un long siège, furent très-utiles à l'armée de Macédoine, surtout pendant l'hiver, dans un pays où la neige avoit plusieurs pieds d'épaisseur.

Telle fut la sagesse avec laquelle Alexandre soumit les nations entre la mer Caspienne, la rivière Iaxartes, et les hautes chaînes de montagnes où le Gange et l'Indus prennent leur source. Les talens extraordinaires du chef dans cette guerre éloignée et dangereuse, sont de toute évidence. Son exemple apprenoit aux troupes à mépriser la faim, la fatigue et les dangers : il n'y avoit point de montagnes escarpées, de rivières

profondes et rapides, de blessures, de maladies qui pussent arrêter ses progrès ou interrompre son activité. Son courage l'exposoit sans cesse à de nouvelles difficultés, dont il se tiroit par des efforts prodigieux de courage, qui, en tout autre général, auroient passé pour témérité. Au milieu des duretés de la vie militaire, de sièges opiniâtres, de batailles sanglantes, il respecta toujours le droit des gens, et pratiqua les douces vertus de l'humanité.

Les nations vaincues jouirent de leurs anciennes lois et de tous leurs privilèges; le despotisme fut adouci; les arts et l'industrie furent encouragés; les plus orgueilleux d'entre les gouverneurs macédoniens furent contraints par l'autorité et l'exemple d'Alexandre, à se montrer justes envers les derniers de leurs sujets.

Pour mettre un terme aux cour-

ses des féroces habitans de la Scythie, il fonda des villes, et établit des colonies sur les bords du Iaxartes et de l'Oxus. Ces campagnes meurtrières que l'on attribue ordinairement à son activité inquiète, et à son ambition aveugle, lui parurent non-seulement essentielles pour la sûreté des conquêtes qu'il avoit déjà faites, mais des préparations nécessaires pour des expéditions plus lointaines, plus brillantes, que nous le verrons, dans un des chapitres suivans, entreprendre avec une hardiesse singulière et un succès sans exemple.

Fin du tome douzième.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAP. VII. *Campagne de Diopithès, général athénien en Thrace. Les Athéniens reprennent l'île d'Eubée. Siége de Périnthe, par Philippe. Expédition de Charès et de Phocion.* 6

CHAP. VIII. *Expédition de Philippe en Scythie. Projets incendiaires d'Antiphon. Troisième guerre sacrée. Confédération contre Philippe. Bataille de Chéronée.* 30

CHAP. IX. *Philippe est nommé général des Grecs. Rébellion de l'Illyrie. Assassinat du roi de Macédoine. Avénement d'Alexandre, son expédition contre les Illyriens et les Triballes. Destruction de Thèbes.* 79

CHAP. X. *Passage de l'Hellespont. Etat de l'empire de Perse. Bataille du Granique. Siéges de Milet et d'Halicarnasse. Bataille d'Issus.* 101

CHAP. XI. *Siége de Tyr et de Gaza. Conquête de l'Egypte. Fondation d'Alexandrie. Le roi de Macédoine visite le temple de Jupiter Ammon. Entrée en Assyrie. Bataille de Gaugamela. Mort de Darius.* 145

CHAP. XII. *Guerre de Bactriane et de Scythie. Siége de la roche Sogdienne. Prise de la roche Chorienne.* 186

FIN DE LA TABLE.

VA1 15194 57